

Culture

한국문화

Coréenne

N° 81 Automne / Hiver 2010



30^e anniversaire

Dossier spécial
30^e anniversaire du Centre Culturel Coréen



Sommaire

N° 81 Automne / Hiver 2010

2 Éditorial

Dossier spécial

3 Trente ans déjà !
- 30^e anniversaire du Centre Culturel Coréen -

La Corée et les Coréens

10 Sur les chemins de Baekdusan

14 « Pérégrinations coréennes »,
un passionnant petit livre à découvrir

L'actualité culturelle

18 Deux concerts d'exception à la Maison
des Cultures du Monde

20 La céramique coréenne à l'honneur à Paris

24 « Rêves d'enfants » 2010
le festival des minots en images

Interviews

26 Le taekkyon, un art martial qui « swingue »

29 Marc Orange ou l'élégance du don

Voyages, tourisme

31 A l'assaut des nombreux sentiers
de randonnée de Corée.

Nouveautés

32 Livres et DVD à découvrir



30 ans de manifestations culturelles coréennes en France

Depuis sa création, en 1980, le Centre Culturel Coréen a organisé, directement ou en collaboration avec des partenaires français, de très nombreuses manifestations culturelles. Il a également apporté son soutien et son expertise à une multitude d'événements présentant la culture coréenne, programmés par différents organisateurs : festivals, associations françaises ou coréennes, services culturels municipaux, universités, etc.

Directeur de la publication : Choe Junho

Comité éditorial :

Lee Seung-Yoo, Georges Arsenijevic,
Jeong Eun-Jin, Park Jeong-yoon

Ont participé à ce numéro :

Lydiane Claverie, Eic Bidet, Henri Lecomte,
Mathilde Bellaig et Jacques Battilliot.

**Culture Coréenne est une publication
du Centre Culturel Coréen**

2, avenue d'Iéna-75116 Paris

Tél. 01 47 20 83 86 / 01 47 20 84 15

Conception et graphisme : H.V.COM

Tous les anciens numéros de notre revue sont consultables sur
notre nouveau site Internet www.culturecoreenne.fr

Éditorial

Chers amis,

Cette fin d'année 2010 revêt pour notre Centre une importance toute particulière puisque celui-ci vient, comme vous le savez, de célébrer son 30^e anniversaire (il fut fondé le 16 décembre 1980).

En cette occasion très exceptionnelle, nous avons voulu, dans notre dossier spécial, porter un regard rétrospectif sur les trente années d'activités du Centre et, d'une façon plus générale, sur les grands événements et échanges culturels marquants qui ont jalonné ces trois dernières décennies au cours desquelles la connaissance de la culture coréenne a, incontestablement, connu en France un développement notable. Il s'agit donc, en quelque sorte, d'un dossier spécial évoquant l'histoire de la diffusion de la culture coréenne dans l'Hexagone, histoire qui se confond d'ailleurs avec l'histoire de notre Centre.

Après ce dossier spécial, nous vous présenterons, dans la rubrique « la Corée et les Coréens » (à la fois du point de vue géographique et de son importance symbolique), le légendaire mont Baekdu, véritable emblème national cher au cœur de tous nos compatriotes. Puis, toujours dans la même rubrique, nous vous ferons découvrir un intéressant petit livre, intitulé « Pérégrinations coréennes », donnant une image à la fois sensible et documentée de la société coréenne contemporaine.

Nous nous intéresserons ensuite à « L'actualité culturelle », en commençant d'abord par les deux remarquables concerts de musique traditionnelle coréenne qui ont eu lieu, fin novembre, à la Maison des Cultures du Monde. Puis, suivra un article évoquant les quatre belles expositions qui ont mis à l'honneur à

Paris, cet automne, la céramique coréenne, un art majeur qui occupe au sein de notre patrimoine culturel une place de choix. Enfin, nous vous parlerons et donnerons à voir quelques instantanés du dernier festival « Rêves d'enfants » (2010), qui remporte chaque année de plus en plus de succès auprès des tout petits.

Dans notre rubrique « Interviews », nous partirons à la rencontre de Jean-Sébastien Bressy, maître français de taekkyon, un art martial coréen très ancien que les Français pourront désormais pratiquer dans la première salle d'entraînement qui vient d'ouvrir ses portes à Bagnolet. Puis c'est notre ami Marc Orange, ancien chercheur, professeur et directeur de l'Institut d'études coréennes au Collège de France qui nous livrera son témoignage sur son expérience de coréanologue et le développement des études coréennes en France dont il a été l'acteur et le témoin depuis les années 1970.

Voilà donc un numéro plutôt varié et instructif que vous allez, chers lecteurs, découvrir en ce début d'année 2011 qui commence. Nouvelle année du lapin pour laquelle je vous adresse d'ailleurs tous mes vœux les plus sincères, en espérant qu'elle sera, pour nous tous, placée sous le signe de la bonne santé et de la longévité. Placée aussi pour ce qui est des affaires du monde - puisque nous entrons dans l'année du lapin -, sous le signe de l'intelligence !

CHOE Junho
Directeur de la publication

Trente ans déjà !

-30^e anniversaire du Centre Culturel Coréen-

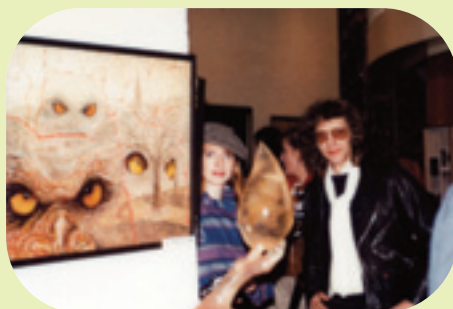
Par Georges ARSENIJEVIC

Conseiller technique au Centre Culturel Coréen, depuis 1986



Nos événements du 30^e anniversaire

Le concert du groupe Mezcal Jazz Unit avec la joueuse de geomungo E' Joung-ju, le 13 décembre au Théâtre du Ranelagh (photos en haut à gauche et en bas) et la soirée artistique et festive « 30 ans, ça se fête ! » qui a eu lieu au Centre Culturel Coréen le 16 décembre 2010, jour de notre 30^e anniversaire (photos en haut à droite et au milieu).



Les premières expositions d'artistes coréens organisées au Centre dans les années 1980



La Corée à la Foire internationale de Rouen (1987)

Les activités du Centre depuis les années 1980

Lorsque le Centre Culturel Coréen a ouvert ses portes, le 16 décembre 1980, on peut vraiment dire que la culture coréenne était encore -pour reprendre une ancienne formule touristique - « le secret le mieux gardé d'Asie ». En effet, en dehors d'un cercle d'universitaires, de chercheurs et d'initiés, relativement peu de gens s'intéressaient, à l'époque, à la Corée et connaissaient la richesse et la singularité de sa culture. De fait, le pays demeurait plutôt méconnu et faisait, en plus, trop souvent l'objet d'une confusion avec ses voisins chinois ou japonais.

Dans ces années-là, ce qu'on savait de la Corée se limitait généralement au drame de la guerre fratricide qui avait déchiré la péninsule de 1950 à 1953, à l'incroyable essor économique qu'avait connu le pays à partir des années 1960 (donnant l'exemple de l'une des croissances les plus rapides du monde) et aux multiples manifestations de rue des étudiants coréens qui réclamaient, à l'époque, la démocratie et affrontaient régulièrement les forces de police. Les images de ces confrontations ultra-violentes étaient d'ailleurs souvent montrées sur les chaînes de télévision françaises et leur violence, frappant les esprits, occultait largement la culture et la civilisation d'un pays à l'histoire pourtant cinq fois millénaire.

C'est dans ce contexte qu'a ouvert ces portes, en 1980, le Centre Culturel Coréen, avec pour mission de mieux faire connaître aux Français la Corée et sa culture et de contribuer au développement des échanges culturels franco-coréens.

Les débuts du Centre n'étaient certes pas faciles et nos premières manifestations culturelles furent souvent clairsemées. Mais nous avons, dès le début, la chance de pouvoir nous appuyer sur un noyau de fidèles amis de la première heure français et coréens issus du monde de l'enseignement et de la culture* et notre Centre s'est assez vite affirmé comme un lieu de découverte et de rencontre franco coréen particulièrement actif. Ainsi, au fil des années, on a pu y voir s'enchaîner nombre d'expositions montrant aussi bien diverses facettes de la culture coréenne traditionnelle (artisanat d'art, calligraphie, imprimerie...) que des artistes coréens contemporains de tous horizons et de toutes disciplines : peintres, sculpteurs, photographes, dessinateurs, vidéastes... se présentant dans le cadre d'expositions individuelles ou de groupe. Au final, si on totalise toutes les expositions que le Centre a organisé dans ses murs depuis sa fondation, on en dénombre plus de 300. Il a accueilli beaucoup de grands peintres coréens vivant à Paris (Han Mook, Paek Youngsu, Seund Ja Rhee (†), Bang Hai Ja, Oh Chun-Yong, Kwun Sun-Cheol, Lee Bae, Kwak Soo-Young...) ainsi que de très nombreux jeunes plasticiens de tous horizons, souvent reçu en tandem de magnifiques artistes des deux pays (par exemple Kim En Joong et Jean Messagier, en 1995), réuni de grandes figures de l'art coréen et de grands artistes du monde (exposition « Hommage à Bernard Anthonioz » en 1997, avec Kim Tschang-Yeul, Zao Wou Ki, Olivier Debré...) et aussi présenté régulièrement les expositions de grandes associations de plasticiens coréens vivant en France telles « Sonamou » ou l'AJAC, sans oublier les groupes d'artistes venant quelquefois de Corée même : association des femmes sculpteurs, association des aquarellistes coréens, etc.

Conférences et colloques (sur la littérature, les beaux-arts, les religions...), soirées de poésie, de rencontre avec de grands écrivains co-

réens, présentations de livres sur la Corée, concerts de jeunes musiciens talentueux poursuivant leurs études en France, projections de films, ont également été organisés en nombre tout au long de ces trois décennies, donnant ainsi à voir au public français de multiples facettes de la culture coréenne. Pour ce qui est du cinéma, dans un contexte plutôt désertique - il n'y avait, dans les années 1980, pas un seul film coréen distribué en France ! -, les projections au Centre ont été, avec quelques festivals pionniers comme celui des 3 Continents de Nantes, précieuses pour tous les cinéphiles ayant la curiosité de vouloir découvrir une cinématographie riche mais quasiment inconnue.

Le Centre culturel avait également ouvert une bibliothèque dont le fonds, qui s'est depuis beaucoup enrichi, comprend aujourd'hui plus de 25 000 livres et publications (en coréen, français et anglais) et quelque 1500 CD et DVD.

Peu après l'ouverture, des cours gratuits de langue coréenne y furent aussi proposés aux Français. Ils comptaient au départ à peine une vingtaine d'élèves, mais leur nombre a connu au fil des années une progression régulière et notable jusqu'à atteindre aujourd'hui quelque 230 élèves répartis en 9 classes et 4 niveaux**. Il est à noter que cette croissance de l'intérêt des Français pour la langue des Coréens a, sans nul doute, été le fruit de la multiplication en France des contacts avec la culture coréenne, notamment à travers le cinéma et la littérature qui ont connu, à partir des années 1990, un essor considérable. Evidemment, l'organisation de quelques grands événements mondiaux très médiatisés, tels les Jeux olympiques de Séoul (1988) ou la Coupe du monde de football (2002), allant de pair avec la démocratisation du pays, a également contribué (en mettant la Corée sous le feu des projecteurs) à susciter la curiosité du public français.

*On voyait souvent au Centre, à l'époque, Marc Orange, Françoise Chappuis, Alexandre Guillemoz, André Fabre, Patrice de la Perrière, René Percheron, Elisabeth Laffont, Roger Bouillot, Li Ogg, Lee Byoung-Jou (et quelques autres que nous ne pouvons malheureusement tous citer)...sans oublier les correspondants à Paris des grands journaux coréens, qui étaient, dans ces années où la culture coréenne en France n'en était qu'à ses balbutiements, particulièrement motivés.



Exposition coréenne à la maison de Radio France organisée à l'occasion des J.O. de Séoul (1988)

En plus des cours de langue, le Centre a ouvert, en 1997, des ateliers d'art (également gratuits) permettant de s'initier à la pratique de disciplines artistiques faisant partie de l'héritage culturel coréen. Ainsi les ateliers « calligraphie », « peinture coréenne », « *maedup* » et « vannerie de papier coréen » (ouvert un peu plus tard) ont rapidement séduit le public. Et, avec le nouvel atelier « poterie et céramique », que nous venons d'ouvrir tout récemment hors les murs (Ciel & Terre, 3 rue du Gril, 75005 Paris), nous comptons actuellement, en tout, plus d'une cinquantaine d'inscrits. Enfin, le Centre organise aussi une fois par mois, depuis octobre 2010, des séances de démonstration autour de la cuisine coréenne qui remportent un franc succès.

Outre toutes ces activités, il faut également citer parmi les réalisations du Centre, notre programme culturel trimestriel et, surtout, notre revue « Culture Coréenne ». Lancée en 1981, la publication de ce périodique en couleurs (qui en est d'ailleurs, le hasard faisant bien les choses, à son N° 81 !) nous a permis de constituer un fonds particulièrement riche, abordant des sujets extrêmement variés et présentant au public français de multiples facettes de la culture coréenne : articles de fond sur l'histoire, la langue, la littérature, les arts et traditions, articles liés à l'actualité (concerts, expositions, festivals, portraits d'artistes, parutions d'ouvrages, fêtes et célébrations...), articles touchant à certains aspects de la culture avec une approche philosophique, historique, sociologique, ou linguistique, impressions et récits de voyages, nouvelles, contes et légendes, etc. On peut dire que presque tous les universitaires, coréanologues et autres spécialistes s'intéressant à la Corée, ont un jour ou l'autre publié dans nos colonnes, sans ou-

blier les journalistes français souvent renommés (critiques musicaux, critiques littéraires ou de beaux-arts...) et les directeurs d'institutions culturelles et de grands festivals français. Ainsi, nous avons pu réunir progressivement un fonds qui compte aujourd'hui plus de 600 articles, très varié, permettant au public français de s'informer sur nombre de questions concernant la culture coréenne, aussi bien traditionnelle que contemporaine (histoire, musique, littérature, cuisine, us et coutumes, faits de société, etc.) et dans lequel peuvent désormais puiser tous ceux qui s'intéressent à la Corée et aux Coréens.

L'existence, depuis 1981, de notre revue « Culture Coréenne » est pour toute l'équipe de notre Centre un objet de fierté, d'autant que nos amis français semblent apprécier la publication dont le tirage est passé de 1000 à 5000 exemplaires et dont on peut retrouver, depuis l'année dernière, tous les numéros en ligne sur le site www.culturecoreenne.fr

Manifestations culturelles hors les murs

En dehors de nos publications et activités proposées dans l'enceinte du Centre (évoquées précédemment), il faut savoir que nos réalisations hors les murs, ont également été très nombreuses et variées au cours de ces trois dernières décennies. D'ailleurs, ces manifestations organisées aux quatre coins de l'Hexagone et mises en œuvre conjointement avec des partenaires français (festivals, institutions, municipalités...), et parfois avec des associations coréennes locales, ont souvent beaucoup contribué à accroître l'intérêt des Français pour tel ou tel aspect de la culture coréenne.

Ainsi, dans le domaine du 7^e art, on ne dira jamais assez à quel point fut importante la



Quelques mots de nos amis et partenaires

« Dès leur création, l'un en 1980, l'autre quelques mois plus tard, le Centre Culturel Coréen et la Maison des Cultures du Monde ont engagé une collaboration qui ne s'est jamais distendue ni démentie. Une collaboration entre des institutions n'est possible que lorsqu'il y a une collaboration entre les personnes en charge de ces institutions. Mes sept collègues qui se sont succédé à la tête du CCC sont devenus des amis avec lesquels nous partageons le même objectif : faire connaître la culture coréenne en France. À l'époque, il y a trente ans, nous prêchions dans un désert et la Maison des Cultures du Monde surprenait en 1981 en programmant une nuit entière de Pansori. Le parcours fut très dur au début, mais c'est grâce à notre foi commune que nous avons surmonté les obstacles et gagné la bataille. Merci à mes sept collègues coréens de m'avoir permis de me confirmer dans l'amour que je porte à la culture de leur pays et d'avoir permis au public français de partager cet amour. »

Chérif KHAZNADAR
Président de la Maison des Cultures du Monde

Cet anniversaire est l'occasion de saluer le remarquable travail accompli au fil des années par le Centre culturel qui a su faire découvrir au public français les multiples facettes de la culture et de l'art de vivre coréens, de la tradition à la modernité la plus contemporaine, aussi bien dans ses murs qu'en essayant à Paris et dans toute la France.

Tous ceux qui s'intéressent à la Corée, à sa langue, à sa culture et à son histoire ont plaisir à se retrouver lors des nombreuses manifestations organisées par le Centre où ils sont toujours chaleureusement accueillis. Le professionnalisme, le dynamisme et les qualités humaines des membres de l'équipe, français aussi bien que coréens, ont fait du Centre, pour les Français comme pour les Coréens, un point de ralliement qui a grandement contribué depuis 30 ans au développement du dialogue entre les deux cultures.

Le Centre culturel coréen est ainsi devenu pour le Ministère de la Culture et de la communication un partenaire incontournable. Qu'il soit permis en ce trentième anniversaire de lui souhaiter une longue et belle vie.

Marie-Christine LORANG
Chargée des relations avec l'Asie et l'Océanie au
Ministère de la Culture et de la Communication

**A ce propos, il faut dire que, après avoir refusé pendant plusieurs années des inscriptions d'élèves supplémentaires que nous ne pouvions plus recevoir dans nos locaux, pour cause de manque de place, notre Centre a finalement ouvert depuis septembre 2010 une 1^{re} classe hors les murs au lycée Victor Duruy qui a eu l'amabilité de nous accueillir. Et il est hautement probable que d'autres ouvertures de classes suivront en 2011.



Rencontre entre écrivains coréens et français à la Société des Gens de Lettres (décembre 1995).

1^{re} grande rétrospective consacrée en France par le Centre Pompidou au cinéma coréen. En effet, cette coréalisation Centre Pompidou-Centre Culturel Coréen a permis au public français de découvrir durant quatre mois, du 20 octobre 1993 au 21 février 1994, 90 films, pratiquement tous inédits et sous-titrés pour l'occasion (grâce au financement de notre ministère de tutelle qui avait fait en la circonstance un énorme effort), et de prendre tout à coup conscience, dans un contexte où les films de Corée étaient quasiment absents des écrans français, qu'il existait bel et bien une cinématographie coréenne et qu'elle était en plus d'une étonnante richesse. Il faut se rappeler que cette rétrospective avait attiré à l'époque, à Paris, quelque 36 000 spectateurs, suscité l'intérêt des critiques et des distributeurs et incontestablement amorcé une dynamique qui s'est développée ensuite dans les années qui ont suivi. C'est d'ailleurs à l'issue de cette manifestation que, pour la 1^{re} fois, un distributeur français, en l'occurrence « Les grands films classiques », avait acquis, d'un coup, les droits d'une dizaine de films coréens (fait, jusque-là, sans précédent !).

On pourrait prendre comme autre exemple le domaine des arts de la scène, où notre col-



Vernissage au Centre de l'exposition "Hommage à Bernard Anthonioz", en présence de M. Jacques Chirac et M^{me} Geneviève de Gaulle - Anthonioz (octobre 1997).

laboration avec la Maison des Cultures du Monde et le formidable esprit d'ouverture et le dynamisme de cette belle institution, ont beaucoup contribué, depuis la fin des années 1980, à faire connaître au public français la culture classique et traditionnelle coréenne, principalement dans le domaine de la musique et de la danse mais aussi dans certains aspects de la création théâtrale. De nombreuses représentations ont ainsi pu être organisées à Paris (près d'une trentaine à ce jour, dont un mois de la culture coréenne, en avril 1993, avec nombre de spectacles variés au Théâtre du Rond Point), permettant au public français de découvrir, entre autres, les grands interprètes du pansori ou du gagok, les maîtres instrumentistes de la musique traditionnelle coréenne, les danses masquées de Bongsan, les danses et musiques bouddhiques, les musiques de lettrés, les danses chamaniques, le théâtre contemporain coréen, etc. Cette grande variété de concerts et spectacles, proposés par une institution renommée pour son exigence artistique, a vraiment joué en France un rôle initiatique et contribué notablement à la découverte des arts de la scène coréens.

Les grands événements marquants et le développement des échanges culturels franco-coréens

En plus de ce travail au long cours -tout à fait important-, il y a eu également quelques événements plus ponctuels mais d'un très haut niveau artistique, dont on parle encore aujourd'hui tant ils ont marqué les esprits. Ce fut, par exemple, le cas du merveilleux spectacle « Les Coréennes », sorte de *bibimbap* de culture coréenne traditionnelle et mo-

derne, judicieusement conçu et présenté, en 1998, par une cinquantaine d'artistes remarquables au Festival d'Avignon (7 représentations affichant complet à la carrière Boulbon, qui ont bénéficié d'une excellente médiatisation).

On ne peut bien sûr citer ici toutes les manifestations et événements auxquels notre Centre apporté sa contribution depuis qu'il a ouvert ses portes. Ils ont été nombreux et multiples et nous nous bornerons donc à n'en citer que quelques-uns parmi les plus importants. Tout d'abord, l'année 1986 a vu se dérouler la première grande célébration franco-coréenne, à savoir le 100^e anniversaire de l'établissement des relations diplomatiques entre la Corée et la France. L'événement demeurerait certes d'importance, mais les échanges franco-coréens étaient, à l'époque, moins nombreux et la connaissance en France de la culture coréenne encore peu développée. C'est sans doute pour cela que cette célébration n'a pas eu, en 1986, l'ampleur et la résonance que pourra avoir, vingt ans plus tard, la célébration du 120^e anniversaire de ces mêmes relations (« Corée au Cœur »). Toutefois, trois événements avaient quand même, en cette année 1986, enthousiasmé les Français par leur excellence. Ce furent la magnifique exposition de *maedup* de Kim Hee-jin présentée à l'Espace Pierre Cardin, qui offrait une belle vision de l'esthétique, du savoir-faire et du raffinement coréens, le grand spectacle de la Compagnie Nationale de Danse et Musique de Corée au Théâtre de Paris, et le remarquable concert au Théâtre du Rond Point des Champs-Élysées, auquel participaient à la fois Kun Woo Paik, Dong-Suk Kang et le Trio Chung (respectivement en avril-mai, et le 4 et le 24 juin 1986).



Bartabas dans une scène du spectacle équestre « Éclipse » auquel ont participé 6 musiciens traditionnels coréens et la chanteuse de pansori Chung Sung-Sook. Le spectacle a été présenté au Festival d'Avignon, en 1997, puis en tournée mondiale jusqu'à fin 1999.



En 1987, en prélude aux Jeux Olympiques de Séoul, la Corée sera l'invitée d'honneur de la Foire internationale de Rouen ; celle-ci mettra à notre disposition un pavillon de 2000 m² qui accueillera, en plus des stands commerciaux, une grande exposition d'art ainsi que de nombreux spectacles, démonstrations et animations culturelles, qui attireront en 10 jours quelque 120 000 visiteurs ! Le succès public (démultiplié par la médiatisation des J.O. de 1988) sera tel qu'il entraînera, au cours des années qui suivront, plusieurs autres invitations de foires françaises importantes. Ainsi, la Corée sera mise à l'honneur successivement à Nancy, Rennes, Caen, Albi, Valence..., toutes ces présentations permettant à un large public populaire français d'avoir un premier contact avec la culture coréenne.

Parmi les manifestations culturelles plus spécifiques particulièrement marquantes qu'on a pu voir en France, ces dernières années, dont la plupart ont été organisées, co-organisées ou soutenues par notre Centre et qui ont eu, pour certaines, surtout dans le domaine des arts du spectacle, un bel écho international, on peut aussi citer, chronologiquement, pour mémoire :

- L'exposition « La Corée, ses J.O. et ses joyaux », à la Maison de Radio France (1988), montrant dans le hall de Radio France nombre d'objets d'art et d'artisanat représentatifs de la culture coréenne.
- La 1^{re} grande rétrospective du cinéma coréen - évoquée précédemment -, qui don-

nera aussi lieu à la publication fin 1993, par les éditions du Centre Pompidou, du 1^{er} ouvrage consacré à la cinématographie coréenne, intitulé « Le cinéma coréen ».

- Les « Belles Étrangères » Corée, qui ont permis au public français de découvrir, en novembre 1995, treize écrivains coréens contemporains - renommés et pour la plupart traduits en France - venus, à l'invitation du ministère de la Culture français, participer à des rencontres, des signatures, des lectures et débats organisés aux quatre coins de l'Hexagone.

- L'exposition « Hommage à Bernard Anthonioz », qui nous a permis, en 1997, d'accueillir au Centre culturel une quinzaine d'artistes peintres coréens et étrangers, de renommée internationale, et qui fut, à l'époque, inaugurée par le président de la République française M. Jacques Chirac.

- Le spectacle équestre de Bartabas, « Éclipse », intégrant musique traditionnelle coréenne et pansori. Ce fut un énorme succès à la fois en France (Festival d'Avignon 1997, Aubervilliers) et à l'étranger (Allemagne, Autriche, Suisse, Belgique, Etats-Unis). Le spectacle fera l'objet, de 1997 à 1999, de 376 représentations permettant à 432 000 spectateurs occidentaux de découvrir la musique coréenne.

- « Les Coréennes » de 1998 - évoquées précédemment -, fabuleuse mise en lumière à Avignon des arts de la scène coréens, qui reste encore dans toutes les mémoires (voir notre article « Festival d'Avignon, les artistes coréens dans la cité des papes », Culture Coréenne N°49, p. 2). Ce superbe spectacle, présenté à la fois au grand public et aux professionnels internationaux, aura joué, un



Festival d'Avignon 1998
Parade de la troupe Samulnori Hanulim de KIM Duk-soo, sur le parvis du Palais des Papes

Durant ces trois décennies, le Centre culturel coréen a su peu à peu s'affirmer et faire ainsi passer la Corée de sujet d'étude réservé à un petit nombre à l'état de pays à découvrir. Découverte largement réussie grâce aux initiatives aussi nombreuses que variées, destinées non seulement au public parisien mais dont la province a également largement profité. Le cinéma coréen en est un excellent exemple. Puisse ce lieu convivial garder sa dynamique et continuer à nous faire aimer la Corée et les aspects multiples de sa culture.

Marc ORANGE
Coréanologue

Le Centre Culturel Coréen était, les premières années, un lieu tranquille et calme. Puis, au fil du temps, la fréquence et la qualité des expositions ont augmenté, les rayons de la bibliothèque se sont garnis, les publications, CD et DVD se sont multipliés. Les étudiants en langue coréenne, les jeunes Coréens et les Français s'intéressant à la culture coréenne sont maintenant très nombreux à fréquenter le Centre qui est devenu beaucoup plus animé. C'est aujourd'hui un lieu agréable et accueillant où on aime se rendre et qui contribue beaucoup à une meilleure connaissance en France de la Corée et de sa culture. Je souhaite un très bon 30^e anniversaire au Centre et à toute sa sympathique équipe avec laquelle c'est toujours un plaisir de travailler.

Dauphine SCALBERT
Céramiste

Je me souviens d'avoir assisté à l'inauguration du Centre Culturel Coréen le 16 décembre 1980. Son premier directeur était, à l'époque, M. Yang Hai-Yup qui a ouvert grand les portes de l'établissement pour accueillir à la fois les amis français et les ressortissants coréens en France. J'ai eu depuis, à plusieurs reprises, la chance de pouvoir contribuer aux activités très riches et diversifiées du Centre, en tant qu'ami, conférencier et consultant sur la musique traditionnelle coréenne. Au fil des années, à travers de nombreux articles d'une grande valeur et grâce au travail efficace de M. Georges Arsenijevic, la revue « Culture Coréenne », publiée par le Centre, est devenue une mine intarissable de connaissances sur les traditions ancestrales et le développement des arts contemporains du Pays du Matin Calme. Des concerts, des spectacles, des expositions, des projections de films divers, organisés par l'équipe du 2 avenue d'Iéna, ont reçu un excellent accueil du public français et coréen. Le Centre Culturel Coréen a donc vraiment joué un grand rôle dans la diffusion de la culture coréenne en France. Je tiens à lui souhaiter un très bon 30^e anniversaire !

TRAN Quang Hai
Ethnomusicologue du CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique)



Festival d'Automne 2002

La troupe de l'Institut national coréen de musique et de danse traditionnelles s'est produite à Paris au Théâtre du Châtelet.

peu comme la rétrospective du Centre Pompidou fin 1993 en matière de cinéma, un rôle révélateur et déclencheur ; il suscitera, dans les années qui viendront un accroissement notable de collaborations artistiques, d'échanges, et de représentations coréennes devant le grand public à la fois en France et dans d'autres pays du monde.

- « Tambours sur la digue », créé en septembre 1999 à Paris par Ariane Mnouchkine et qui remportera, jusqu'en 2002, un gros succès à travers le monde (plusieurs centaines de représentations à Anvers, Montréal, Tokyo, Séoul, Sydney...) sera justement un modèle de collaboration franco-coréenne, entre les comédiens du Théâtre du Soleil et les percussionnistes de la troupe de Kim Duk-soo venus pendant plusieurs mois en France, en amont de la création, pour leur enseigner l'art des percussions coréennes.

- La participation au Festival d'Automne à Paris, en 2002, de plusieurs troupes de Corée, parmi lesquelles celle de l'Institut national coréen de musique et de danse traditionnelles, la troupe Samulnori Hanullim de Kim Duk-soo et la compagnie Unyul Talchum (au total 160 artistes du plus haut niveau), qui se sont produites dans de grands théâtres de la capitale : Théâtre du Châtelet, Théâtre de la Ville, Théâtre des Bouffes du Nord...

- L'adaptation du « Bourgeois Gentilhomme » dans une mise en scène d'Eric Vigner, avec comédiens, danseurs, chanteurs et musiciens traditionnels du Théâtre National de Corée, fut également un étonnant spectacle. Créé en 2004 à Séoul, puis également joué



Festivals à la cinémathèque française
Rétrospective consacrée à Im Kwon-taek (2001)
et cycle « Cinquante ans de cinéma coréen » (2005)

cette même année au Théâtre de Lorient, il sera repris, en 2006 (dans le cadre du programme « Corée au Cœur » célébrant le 120^e anniversaire des relations diplomatiques entre la Corée et la France), à Séoul, à l'Opéra Comique de Paris (pour une quinzaine de représentations !) et à la Scène nationale Le Quartz de Brest. Ce fut là un très bel exemple de coproduction franco-coréenne entre le Centre Dramatique National de Bretagne – Théâtre de Lorient et le Théâtre National de Corée.

- La rétrospective « 50 ans de cinéma coréen » présentant (en 2005) à travers 50 films la création cinématographique coréenne des années 1960 à nos jours, manifestation proposée par la Cinémathèque française qui avait déjà rendu en 2001 un bel hommage en 18 films à Im Kwon-taek.

- Tous les événements (plus d'une centaine, dont « Le bourgeois gentilhomme » précité) qui se sont déroulés, en 2006, dans le cadre de la célébration « Corée au Cœur » et en particulier les concerts du maître du *gayageum* Hwang Byung-ki à la Maison des Cultures du Monde (27 et 28 février), la féerique représentation de danse « Korean Fantasy », donnée par la troupe du Théâtre national de Corée à l'Opéra royal du Château de Versailles (8 juin), et le grand spectacle « Traditions millénaires de Corée », présenté en clôture Salle Pleyel par les artistes de l'Institut national coréen de musique et de danse traditionnelles (16 et 17 décembre).

- Le remarquable spectacle du danseur Yong-Bu Ha, accompagné par l'ensemble Baramgot, se produisant dans le cadre du Festival de l'Imaginaire à l'Opéra Bastille (30 et 31 mars 2009).

- Le festival « Bains numériques » dont la Corée fut l'invité d'honneur en juin 2010 et qui fut incontestablement, à ce jour, la plus importante manifestation consacrée en France aux arts et artistes numériques coréens. La programmation du festival fut mise sur pied en étroite collaboration avec notre Centre et avec son soutien actif.



- La manifestation « Escapade en Corée » au Musée du Quai Branly (du 23 septembre au 2 octobre 2010), proposant, en plus des deux spectacles phares « Banquet royal à la cour de Corée » et « Cérémonie chamanique de Kim Keum-hwa, plusieurs conférences, ateliers et démonstrations donnant un bel aperçu de la culture coréenne.

Bien sûr, il ne s'agit là que de quelques exemples marquants parmi une pléthore d'événements et il nous est impossible d'inventorier, dans le cadre de cet article, toutes les manifestations culturelles, un peu partout en France, que nous avons directement organisées ou auxquelles nous avons participé et apporté notre soutien au long de ces années (au total, sûrement plusieurs milliers !).

En outre, il faut aussi ajouter à l'actif de notre Centre de multiples médiations et mises en relation visant à faciliter les contacts : entre festivals ou institutions françaises et coréennes, entre hautes personnalités du monde de la culture des deux pays, entre artistes plasticiens, entre éditeurs ou écrivains, entre troupes de musique de danse ou de théâtre... et, d'une façon plus générale, entre partenaires français et coréens dans de nombreux domaines de la vie culturelle.

Avancées et projets pour les années à venir

Evidemment, il reste encore beaucoup à faire pour que la culture coréenne, encore trop souvent confondue avec celles de ses voisins chinois et japonais, soit mieux connue en France. D'ailleurs, les Coréens qui fréquentent notre Centre - surtout les plus jeunes, qui n'étaient pas là dans les années 1980 - n'hésitent pas à nous le rappeler. Mais il faut tout de même reconnaître que nous avons, depuis toutes ces années, franchi bien du chemin et que la situation actuelle n'a rien à voir avec celle d'il y a trente ans, où notre travail était en plus rendu difficile par l'image plutôt négative du régime politique coréen qu'avaient, à l'époque, nombre de journalistes français.



Représentation de danse « Korean Fantasy », donnée par la troupe du Théâtre national de Corée à l'Opéra royal du Château de Versailles (8 juin 2006).

Des progrès importants ont donc été accomplis depuis, qu'il s'agisse, par exemple, de cinéma (presque pas un seul film coréen distribué en France avant les années 1990 et plus de 200 entre 1990 et aujourd'hui !), de littérature (apparition de collections coréennes chez Picquier, Actes Sud ou Zulma à peu près à la même époque et augmentation notable, depuis, du nombre d'éditeurs publiant des auteurs coréens) ou d'arts de la scène (accroissement du nombre de spectacles : musique, danse, théâtre...).

Sous l'impulsion de notre directeur actuel, M. Choe Junho, le 7^e depuis l'ouverture du Centre***, nous nous employons depuis 2007, pour ce qui est des événements hors les murs, à limiter les manifestations où nous sommes les seuls organisateurs et à initier le maximum de contacts afin de multiplier les partenariats avec les institutions, festivals et salles françaises (scènes nationales, théâtres, cinémathèques...) susceptibles d'inclure des spectacles coréens dans leur programmation. Ainsi, intégrés dans une vraie saison culturelle, ces spectacles peuvent bénéficier d'une médiatisation générale ne pouvant que favoriser une meilleure diffusion. A ce propos, il faut d'ailleurs souligner que les événements culturels coréens sont aujourd'hui, et tout particulièrement depuis une dizaine d'années, beaucoup plus médiatisés qu'avant, le public français étant maintenant, d'une façon générale, bien mieux informé sur la culture coréenne.

De même, en plus de l'accueil que nous réservons aux plasticiens coréens dans nos murs, un effort tout particulier a été fait, ces dernières années, pour leur apporter une aide concrète (soutien financier) lors de contacts avec des galeries françaises et autres établissements culturels susceptibles d'exposer leurs œuvres. Les aides aux musiciens ne sont pas en reste. En effet, notre Centre en-

courage les jeunes instrumentistes coréens prometteurs qu'il accueille souvent pour des concerts - parfois avec des artistes français ou d'autres nationalités - et apporte aussi, d'une façon plus générale, son soutien aux associations musicales les aidant à se produire en France

Par ailleurs, notre directeur actuel, M. Choe Junho, a lancé, en 2008, un nouveau festival, « Rêves d'enfants », spécialement destiné au jeune public, qui se déroule chaque année en novembre, durant une semaine, et nous a déjà permis d'accueillir dans nos murs de nombreuses classes d'écoles primaires parisiennes. Ce festival très ludique et interactif, qui en est, cette année, à sa 3^e édition, plaît beaucoup aux tout petits et remporte un gros succès (voir notre article p. 24, évoquant l'édition 2010).

Enfin, le développement de nos activités culturelles, nos cours et ateliers, ayant pris beaucoup d'ampleur et l'intérêt pour la culture coréenne allant croissant, l'idée d'un nouveau Centre Culturel Coréen à Paris, plus spacieux et plus fonctionnel, semble faire son chemin et il est possible qu'elle puisse se concrétiser dans les années à venir.

En attendant, heureux de fêter son 30^e anniversaire, notre Centre continuera à œuvrer pour que la richesse et la singularité de la culture coréenne soient reconnues en Occident et, en particulier, pour rendre celle-ci plus proche de nos amis français. Cela reste toujours pour toute notre équipe, en cette fin d'année festive, un très beau et stimulant challenge à relever !

***Depuis qu'il a ouvert ses portes, en 1980, le Centre Culturel Coréen a été successivement dirigé par Messieurs : Yang Hai-yup (1980-1985), Chang Duk-sang (1985-1992), Cho Seong-chang (1992-1998), Ji Gon-gil (1998-2000), Sohn Woo-hyun (2000-2004), Mo Chul-min (2004-2007) et Choe Junho (2007 à aujourd'hui).



Le danseur Yong-Bu Ha et l'ensemble Baramgot à l'Opéra Bastille (Festival de l'Imaginaire, mars 2009).

30 ans de vie et déjà un nombre impressionnant d'événements, petits et grands, toujours intéressants, organisés dans l'enceinte du Centre ou présentés dans les espaces les plus prestigieux de Paris et de la province. En trente années, c'est quasiment toute la culture coréenne qui est passée "par les mains expertes" du Centre pour aller se glisser partout en France et marquer les cœurs de tous ceux qui se trouvaient sur son chemin et qui, depuis, gardent une immense passion pour la Corée. Bravo pour le travail accompli et très bon anniversaire au Centre culturel coréen !

Martine PROST

Directrice de l'Institut d'études coréennes / Collège de France

La Corée n'est pas loin. Elle est à cinq cent mètres du Musée Guimet, et ce depuis l'ouverture du Centre Culturel Coréen à Paris. Cette proximité n'est pas seulement géographique. Elle est aussi intellectuelle et institutionnelle, car elle ouvre une fenêtre sur le monde d'aujourd'hui qui ne va pas sans réflexion sur l'histoire ou bien le patrimoine. Depuis trente ans, les routes se sont croisées pour mieux faire connaître au public parisien une autre vision du monde, à l'autre bout de l'Eurasie, tout en rappelant l'ancienneté des liens entre France et Corée, puisque les premières collections coréennes sont exposées au musée Guimet dès 1893, presque un siècle avant l'ouverture du Centre Culturel Coréen. Trente ans est un bel âge, celui de la maturité, avec encore l'éclat de la jeunesse, et il ne me reste plus qu'à souhaiter tout le succès possible aux développements futurs d'un Centre déjà très bien ancré dans le paysage de Paris, au Centre bien sûr, mais aussi et d'abord à toute son équipe à qui revient tout le mérite d'avoir su le faire vivre.

Pierre CAMBON

Conservateur en chef du patrimoine / Musée Guimet

« Déjà trente ans ! On a du mal à envisager que le temps passe si vite. Mais c'est sûrement parce qu'il s'agit là d'une très bonne compagnie que ce Centre Culturel Coréen avec lequel nous avons organisé un bon nombre de soirées fort sympathiques et enrichissantes à présenter nos auteurs coréens traduits en français tels que Lee Seung-U ou Hwang Sok-yong, pour ne citer qu'eux. Et à découvrir maints aspects de la culture coréenne, que ce soit le cinéma, la peinture, la langue ou la cuisine ! Et puis il y a "Culture Coréenne" qui soutient nos efforts éditoriaux et ouvre ses colonnes à notre découverte de ce fascinant pays qu'est la Corée, comme lorsque j'y ai proposé, par exemple, mon « Carnet de Séoul ». Ce sont des souvenirs que l'on n'oublie pas. Et des expériences que nous avons envie de renouveler en envisageant rencontres et anthologies. D'autres événements à partager pour une meilleure connaissance réciproque de nos cultures, si riches, si proches.

Serge SAFRAN

Ecrivain, directeur littéraire des éditions Zulma.

Sur les chemins de Baekdusan

Par Lydiane CLAVERIE
Professeur de français langue étrangère*

Aéroport international d'Incheon-Séoul : sur les murs des couloirs qui mènent au contrôle des passeports, des photos de paysages, des monuments et costumes traditionnels coréens ; en haut d'un escalator, c'est une photo d'une montagne avec un lac en son centre. Son titre : le lac céleste de Baekdusan.

Métro de Séoul, station « Sicheong » (Mairie de Séoul), sortie « palais de Deoksugung » : la même photo du lac céleste de Baekdusan.

Tard dans la nuit, fin des programmes télévisés, l'hymne national commence : « *Jusqu'à ce que s'assèche la mer de l'Est et que Baekdusan s'use...* ».

Le lendemain à l'Office du tourisme national de Corée, Séoul : « Je voudrais aller

à Baekdusan. » « Vous savez, pour aller à Baekdusan il faut se rendre en Chine. Vous devez d'abord vous adresser à une agence de voyage ».

Quelle est donc cette montagne dont l'image parcourt la Corée entière mais que l'on ne peut visiter qu'en passant par la Chine ?

La montagne à la tête enneigée

Baekdusan 백두산, autrefois orthographié Paektusan ou Baektusan (avant la réforme d'uniformisation de la transcription du coréen en 2000) signifie « la montagne à la tête enneigée », elle est aussi appelée Changbaishan 长白山 en chinois, ou Jangbaeksan 장백산 en coréen (trans-

cription phonétique des caractères chinois) qui signifie exactement la longue montagne blanche.

Baekdusan se situe à la frontière entre deux pays, la Chine et la Corée du Nord. Le tracé de la frontière s'est fait officiellement en 1962 pour partager le lac en deux parties. 60% de Baekdusan est en territoire nord-coréen, le reste en Chine. La partie chinoise de Baekdusan est située dans le nord-est du pays, dans la région de Jilin, à une centaine de kilomètres de la préfecture autonome coréenne de Chine, Yanbian. La province du Jilin abrite la quasi totalité des 2 millions de Chinois de la minorité coréenne appelée Joseonjok 조선족 en coréen, Chaoxian zu 朝鲜族 en chinois.

* Lydiane Claverie a été, durant deux ans, professeur de français dans un lycée de langues étrangères à Séoul. Elle a également enseigné le français à l'Alliance Française de Pékin, puis y a ensuite travaillé, pendant deux années, comme expert linguistique pour la chaîne de télévision francophone CCTV-F. Elle a également fait un master de recherches (« migrations internationales, espaces et société ») consacré à Baekdusan à l'Université de Poitiers.

Plutôt qu'une montagne, Baekdusan est un volcan endormi dont la dernière éruption date de 1702 et constitue une chaîne s'étendant sur près de 80 kilomètres. Le cratère est entouré de plusieurs pics, dont le plus haut culmine à 2749 mètres ; c'est Janggungbong (장군봉), situé en Corée du Nord. Au centre de ce cratère se trouve un lac, le bien nommé lac céleste (Cheonji 천지 en coréen, Tianchi 天池 en chinois). Lorsque le brouillard légendaire de Baekdusan ne vient pas poser son voile sur le paysage, il est vrai que le bleu turquoise des eaux de ce lac, entouré de pics et éclairé de ces rayons nets et blancs caractéristiques du soleil en haute altitude, a quelque chose de divin. Ce site naturel exceptionnel a plusieurs classements à son palmarès : inscrit dans le réseau mondial des réserves de biosphères par l'UNESCO en 1979, c'est aussi la plus grande réserve naturelle chinoise constituée dès 1960. Les sites touristiques en Chine étant classés selon un nombre de A, Baekdusan en possède 5. Mais la beauté du site de Baekdusan n'est pas l'unique argument expliquant l'engouement que suscite cette montagne chinoise auprès du public sud-coréen, et le fait qu'elle soit évoquée dans l'hymne national...

Jusqu'à ce que Baekdusan s'use...

동해물과백두산이마르고닦도록
하느님이보우하사우리나라만세 !

« Jusqu'à ce que s'assèche la mer de l'Est et que Baekdusan s'use, le Ciel nous protégera, vive notre pays! »

Ces premières lignes de l'hymne national coréen en attestent : Baekdusan n'est pas une montagne comme une autre pour le peuple coréen. Écrit en 1896, le chant est adopté en 1948 comme hymne national sud-coréen au moment de la séparation des deux Corées. Pourquoi choisir un hymne national évoquant une montagne (Baekdusan) qui n'appartient plus au territoire national? La réponse est à chercher dans l'histoire de la Corée. En 1896 en effet, la péninsule était sous domination japonaise, puisqu'en 1894 est signé un traité militaire entre les deux pays, et

quelques années plus tard, en 1910, le Japon annexe la péninsule coréenne. Cette occupation japonaise suscite des protestations, des mouvements patriotiques qui cherchent à affirmer ou réaffirmer l'identité coréenne, entre autres à travers des slogans et des chansons. Notamment celle qui deviendra plus tard l'hymne national sud-coréen où se retrouve l'évocation de la patrie comme territoire uni et menacé. Les deux premières lignes de l'hymne national coréen montrent la forte valeur identitaire d'un espace géographique qui sert d'outil de revendication face aux menaces de domination, et elles témoignent d'une représentation collective du territoire qui est toujours d'actualité en Corée du Sud, à savoir celle d'une Corée réunifiée.

Baekdusan est donc un véritable symbole national, symbole qui puise ses origines et ses justifications à la fois dans la géographie traditionnelle coréenne, le mythe fondateur de la Corée, l'histoire de la péninsule et les conflits géopolitiques.

Représentations officielles de Baekdusan

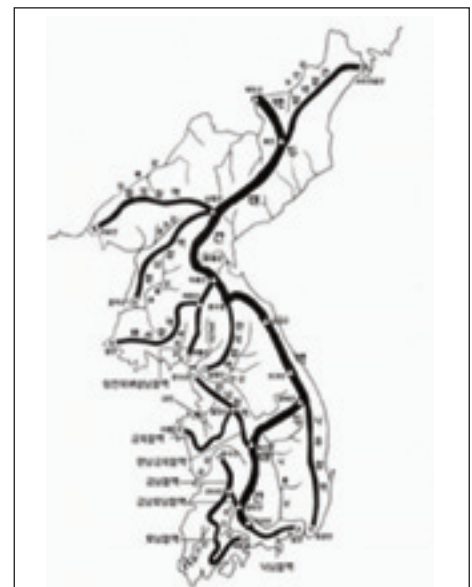
Baekdusan, armature du territoire coréen unifié

La montagne Baekdusan figure depuis toujours sur les cartes des territoires coréens et chinois.

Les cartes, quel qu'en soit leur degré d'objectivité affiché, sont d'excellents témoignages des représentations que se font les hommes de leur territoire au cours de l'histoire. Depuis les années 1990, on assiste à un regain d'intérêt en Corée du Sud pour la géographie traditionnelle, discipline que l'on pourrait rapprocher du Fengshui chinois, appelé Pungsu en coréen ; d'après le Pungsu, l'espace est conçu selon l'agencement des éléments naturels, et en particulier en fonction des rivières et des montagnes. Cette conception de l'organisation du monde et de la nature influencée par les croyances populaires et les cultes chamaniques reste très ancrée dans la vie quotidienne des Coréens encore de nos jours. Le principal

élément fondateur du chamanisme coréen, hérité du chamanisme sibérien, est l'axe du monde, *axis mundi*, qui relie le monde des êtres humains à celui des dieux. Cet axe peut être représenté par un arbre ou un pieu planté dans le sol, mais les montagnes constituent l'axe du monde par excellence, là où naissent des êtres mi-hommes mi-dieux, où se réfugient les moines bouddhistes ou les ermites taoïstes et où les chamanes pratiquent leur rituel : contrairement aux montagnes occidentales souvent habitées ou mises en pâturages, les montagnes coréennes (et asiatiques en général) ont toujours été réservées aux pratiques spirituelles et sont dotées d'un caractère sacré. En les faisant figurer sur les cartes, les chaînes de montagnes constituent donc la force interne du territoire, l'armature de la péninsule: la plus grande, souvent comparée à la moelle épinière de la Corée, s'étend du nord (Baekdusan) au sud (Jirisan), elle est appelée Baekdudaegan (백두대간).

Sous l'occupation japonaise au début du 20^e siècle, les patriotes coréens se sont appuyés sur les anciennes cartes datant du 16, 17 ou 18^e siècles pour contester la vision du colonisateur et se réapproprier



Carte réalisée selon la conception traditionnelle du territoire coréen.

En trait plus épais, la principale chaîne de montagne Baekdudaegan. (D'après JIN Jeong-Hon, The role of symbolic landscape in the construction of national identity in modern Korea, University of California, 2004).



Illustration extraite de l'ouvrage du poète Ko Un " Mille ans de tristesse d'amour ".

leur territoire : en effet, des études menées par le géologue japonais Kotô, se basant sur la constitution géologique de la péninsule, scindaient la Corée en deux et ne faisaient plus paraître la continuité de la chaîne de montagne du nord au sud. Toutefois, avec l'ouverture de la Corée du Sud au monde et à la géographie occidentale, ces conceptions géographiques traditionnelles avaient quelque peu disparu, jusqu'à réapparaître dans les années 1980 et 1990. De nos jours, les chercheurs coréens expliquent le regain d'intérêt pour cette représentation du territoire (avec la réapparition sur les cartes de Baekdudae-gan et des chemins de randonnées suivant le tracé de cette chaîne de montagne) par une revendication identitaire. Mais c'est aussi concevoir le territoire coréen comme un tout allant de Baekdusan -dans son ensemble ou partagé- à Jirisan : les slogans d'après guerre utilisaient déjà le nom des montagnes de la péninsule pour transmettre leur message en faveur de la réunification de la Corée: « de Baekdusan à Hallasan ¹! ».

Baekdusan, terre des origines

Bien avant d'être dessinée sur les cartes, la montagne Baekdusan occupait une place importante dans la tradition orale : elle était connue pour être le lieu de naissance de Dangun (단군) qui serait le premier empereur de Corée, fondateur du

royaume Joseon. Sa naissance surnaturelle fait de lui un demi-dieu, puisqu'il est né, dit-on, en 2333 avant J.-C. sur Baekdusan, d'une ourse transformée en femme et du Dieu Hwanung. Cette légende est utilisée au Nord comme au Sud et de manière officielle : la naissance du leader nord-coréen Kim Il-sung est aussi localisée sur Baekdusan, si bien que son portrait, ainsi que celui de son successeur Kim Jong-il, ont tous deux comme décor la montagne sacrée.

Baekdusan est donc à la fois un lieu de mémoire qui fait appel à l'histoire moderne de la Corée et au souvenir douloureux de la séparation des deux Corées, et un haut lieu sacré, légendaire, qui fonde l'identité coréenne.

Baekdusan au cœur des litiges frontaliers : le territoire de Gando

Le fait que Baekdusan soit un symbole national sud-coréen et qu'elle soit partagée entre la Chine et la Corée du Nord peut apparaître comme une contradiction... et comme un objet de tension entre les différents pays impliqués. Si Baekdusan est reconnue comme territoire coréen dans la mémoire collective, les frontières reconnues internationalement, quant à elles, diffèrent. Deux conceptions s'affrontent : celle de la Corée qui, en cherchant dans son histoire du 18^e et même au-delà, tente de prouver le bien-fondé de ses revendica-

tions, et celle de la Chine qui se fonde sur un traité signé en 1962 avec la Corée du Nord spécifiant clairement le tracé des frontières.

Pour comprendre ce qui attise ces litiges frontaliers, il faut parler du territoire de Gando (en coréen, Jiandao en chinois). Situées à l'extrême sud de la Mandchourie, dans les régions chinoises où se concentre la plus grande partie de la minorité coréenne chinoise, ces terres étaient cultivées par une population d'origine coréenne issue des vagues de migrations qui débutèrent au 18^e siècle, encouragée par le royaume chinois et sa politique de peuplement, ou bien déjà sur place du fait de l'histoire de cette région (les limites de l'ancien royaume coréen de Goguryeo s'étendaient en effet jusqu'au nord de la Chine, près de l'actuelle région du Heilongjiang). Assez vite, cette population devint un enjeu pour les deux royaumes, coréen et chinois, si bien que, en 1712, le royaume Qing chinois ordonne de dresser une stèle au sud du cratère de Baekdusan, afin de signifier les limites du royaume coréen et prévenir toute revendication territoriale éventuelle. Cette stèle n'a jamais été reconnue par la Corée, et son interprétation même ne fait pas l'unanimité : selon certains chercheurs coréens, les inscriptions sur la stèle indiqueraient que Baekdusan dans son ensemble appartiendrait au territoire coréen. Plus tard, la dynastie mandchoue proposa aux habitants de Gando leur naturalisation, en échange de terres et de réductions fiscales. En fin de compte, jusqu'en 1905, les différends frontaliers ne furent jamais réglés entre la Chine et la Corée, et ce malgré plusieurs négociations. Le premier accord effectif fut signé en 1909 par la Chine et le Japon, qui occupait à l'époque la Corée: ce fut le traité de Gando. Les frontières furent alors fixées au fleuve Duman (Tumen), au sud de Baekdusan. Pour la Corée, ce traité signifiait la fin des espoirs d'une reconquête territoriale... La Mandchourie coréenne, ou Gando, que les Coréens considéraient comme un des berceaux de leur nation, semble en tout cas un territoire (à jamais ?) perdu.

En 1962, la Corée du Nord cède une partie de Baekdusan à la Chine, pour compenser, dit-elle, les pertes humaines subies par l'armée chinoise de Mao lors du conflit entre les deux Corées.

Ainsi s'explique le regain d'intérêt pour la géographie traditionnelle dont nous avons parlé précédemment : redécouvrir les cartes, remonter dans l'histoire, c'est en quelque sorte espérer la réunification, non seulement avec la Corée du Nord, mais aussi avec le territoire perdu de Gando.

Baekdusan, montagne sacrée du peuple coréen

Si l'importance de Baekdusan est avérée dans l'histoire mythique, ancienne et contemporaine de la Corée du Sud et qu'elle reste un enjeu géopolitique, quelle est la place de la montagne sacrée dans l'esprit et le cœur des Sud-coréens ? Que représente-t-elle pour eux ? Si les représentations officielles sont faciles à cerner, via les médias ou les discours des hommes politiques par exemple, lorsque l'on s'intéresse à des représentations plus personnelles et affectives, les outils nous manquent. Toutefois, d'après les enquêtes que nous avons pu mener à ce sujet au printemps 2010², l'image que les Sud-coréens, tous âges confondus, ont de Baekdusan est celle qu'on leur a enseignée à l'école dès l'enfance. Ainsi, dans les manuels de géographie, Baekdusan est présentée comme « la montagne la plus élevée de notre pays ». Cette simple formulation, *a priori* d'ordre géographique, a en fait une portée politique et culturelle importante puisqu'elle sous-entend que « notre pays » est le territoire coréen réunifié. Sans faire de déductions abusives, nous voyons bien que Baekdusan est, dès le plus jeune âge, présentée et considérée par les Coréens comme le symbole de la réunification. C'est aussi le symbole du retour à une unité territoriale et aux origines mythiques de la nation.

Dans les années 1990, les Sud-coréens représentaient 90% des visiteurs du site de Baekdusan en Chine. Depuis quelques années, ce chiffre est descendu à 30%, non pas par baisse du nombre de visiteurs sud-coréens, mais du fait de l'arrivée de touristes d'autres nationalités, en particulier des Chinois, attirés par la publicité massive faite autour de cette montagne. Chaque année, au moment de la période touristique qui s'étend de juin à fin septembre, ce sont des milliers de Sud-coréens qui se rendent donc à Baekdusan en passant par la Chine, partant seuls ou en famille. Ils viennent par l'intermédiaire d'agences de voyage ou de clubs de randonneurs, faisant souvent plus de 10 heures de transport, prenant tour à tour



« Les montagnes importantes de notre pays », Baekdusan, Hallasan, Jirisan, Seoraksan, Geumgangsán (source : livre pour enfant).

l'avion, le bus, le taxi, le train... Certes, Baekdusan est une montagne qui culmine à plus de 2000m d'altitude, et les Sud-coréens, très nombreux à partir régulièrement en randonnée, sont avides d'ajouter à la liste des sommets escaladés le nom de cette fameuse montagne. Mais ce n'est pas la seule raison. En effet, bien que les Sud-coréens que l'on croise à Baekdusan ont tout l'aspect de randonneurs, ou bien de touristes en visite sur un site célèbre de Chine, aller à Baekdusan est bien plus qu'une simple randonnée ou un voyage touristique dans un pays étranger. Le sens que donnent ces « touristes » sud-coréens à la visite, l'émotion qu'elle leur procure, les larmes qu'elle fait couler, les appels que lancent les visiteurs en direction de la Corée du Nord, de l'autre côté du lac, montrent que Baekdusan représente à elle seule le passé, le présent et le

futur de la Corée, la souffrance d'un peuple séparé et l'espoir d'être réuni. Cette visite de Baekdusan est un pèlerinage, elle en a le sacré et les rituels : il y a ce lac « céleste », cette eau pure et claire que l'on récolte dans des bouteilles pour la porter à sa famille ou ses amis restés en Corée du Sud; il y a ce brouillard et ce temps capricieux, si bien que le lac ne se montre qu'à ceux qui ont de la chance, qui le méritent, qui savent être patients ou bien qui ont prié; il y a ce trajet difficile pour, enfin, voir le lac. C'est une montagne où tout Coréen se doit d'être allé au moins une fois dans sa vie, une sorte de retour sur la terre des ancêtres, pour retrouver ses racines, pour capter l'énergie de Baekdusan. Un tel voyage, qui fait l'objet d'une motivation à la fois culturelle, identitaire et spirituelle, et qui demande du temps et de l'argent, ne concerne pas tous les Coréens. Mais bien plus qu'un critère social, c'est une question de génération. Le temps, l'argent, l'intérêt pour les mythes fondateurs sont souvent des éléments qui font défaut à la nouvelle génération, sans compter qu'il y a bien d'autres endroits dans le monde que les jeunes Sud-coréens sont pressés de découvrir. Toutefois, Baekdusan, même si elle ne figure pas à la première place, se trouve toujours sur la liste des endroits à visiter.

Même si, pour beaucoup de Sud-coréens (mais pas pour tous), la partie chinoise de Baekdusan est à jamais territoire chinois, l'espoir est quand même grand de pouvoir un jour y accéder en passant par la Corée du Nord.

Notes

¹ Hallasan est un volcan situé sur l'île de Jeju, à l'extrême-sud de la Corée.

² Dans le cadre de notre mémoire de master de recherches effectué à l'université de Poitiers, année 2009-2010 : *Baekdusan, une montagne coréenne en Chine : représentations et rapport à l'espace*.

« Pérégrinations coréennes », un passionnant petit livre à découvrir

Par Eric BIDEET, sociologue, spécialiste de la Corée

Eric Bidet a enseigné à Séoul pendant une douzaine d'années et publié quelques livres et plusieurs dizaines d'articles relatifs à la Corée, dont certains sont d'ailleurs parus, ces dernières années, dans notre revue. C'est un fin connaisseur du pays et ses écrits concernant la Corée et les Coréens sont toujours pertinents et d'une grande subtilité.

Son dernier ouvrage, « Pérégrinations coréennes », est le fruit de son long séjour en Corée, de ses nombreuses balades, de ses observations, de ses réflexions et des contacts qu'il a pu nouer sur place. A ces observations personnelles et anecdotes vécues, l'auteur ajoute aussi son regard de chercheur, parsemant son récit d'informations factuelles et de témoignages de voyageurs sur la Corée. Cela donne un livre qui nous présente une image à la fois sensible et documentée de la société coréenne contemporaine et de ses habitants. L'auteur nous aide à mieux comprendre leur mode de fonctionnement et fait montre, ce faisant, d'un réel talent d'observateur au regard quelquefois critique, souvent attendri.

La lecture de ce petit livre, rehaussé de dessins originaux de Nicoby, nous paraît devoir être recommandée à toute personne s'intéressant à la Corée et aux Coréens. C'est pourquoi, afin de vous mettre en appétit, nous avons exceptionnellement décidé de publier dans son intégralité le 2^e chapitre, qui est à la fois intéressant et représentatif de l'ouvrage. Nous espérons que cette lecture vous donnera envie d'en savoir davantage sur ces « Pérégrinations coréennes ».

G.A.

Précipitation

Mon chauffeur de taxi, comme beaucoup d'autres ici, ne semble guère enclin à cette « mélancolie existentielle et blasée » que Montalban associe à la profession. Il lui semble pénible en effet de devoir s'arrêter au feu rouge et attendre tranquillement que celui-ci passe au vert ou même de laisser une autre voiture le dépasser au gré des aléas de la circulation. J'ai envie de lui dire que je ne suis pas à cinq minutes près, mais quels mots utiliser pour ne pas l'énerver davantage...

« La lenteur ne signifie pas l'incapacité d'adopter une cadence plus rapide. Elle se reconnaît à la volonté de ne pas brusquer le temps, de ne pas se laisser bousculer par lui » souligne Pierre Sansot, dont les livres, récemment traduits en

coréen, rencontrent ici un succès rassurant, peut-être justement en raison de leur « exotisme ». La lenteur n'est donc pas le résultat d'une contrainte imposée, par exemple par une incapacité physique ou des éléments extérieurs, mais un rythme assumé résultant d'un choix personnel. Dans la société coréenne, il est difficile de percevoir cette idée de lenteur positive, qui serait un art de vivre ou un rythme nécessaire à faire bien les choses. On considère plutôt cela comme une sorte de faiblesse, d'insuffisance, voire une forme de paresse, à la rigueur le privilège désuet de quelques professions spirituelles ou artistiques, qui s'évertuent à ne pas se soucier d'une quelconque productivité alors que la mondialisation nous répète chaque jour qu'il n'est plus temps de prendre son temps. La

modération, variante de la lenteur qu'évoque également Sansot, revêt elle aussi rarement la connotation positive de modestie, mais presque toujours celle, négative, de pingrerie, signe d'une insuffisance de moyens ou d'une absence de générosité. Pour échapper à de tels soupçons infâmant et ne pas risquer ainsi de perdre la face, on tombe donc fréquemment dans l'excès inverse, la surenchère, l'abondance de biens, ce qui se solde souvent par du gaspillage. En somme, mieux vaut en faire beaucoup trop que de risquer de ne pas en faire assez. « Manger beaucoup est un honneur en Corée », écrivait déjà Baudens en 1884, « de peur de perdre une bouchée, à peine parle-t-on pendant les repas ». « À consommer avec modération » ne semble donc pas faire partie du bréviaire coréen, qu'il

s'agisse de l'alcool, de l'eau pour la toilette ou la vaisselle, de l'énergie pour le chauffage ou la climatisation, de la nourriture pour le repas, etc. « Avec les tonnes de nourriture jetées chaque jour en Corée du Sud, on pourrait nourrir le peuple nord-coréen » ironise l'écrivain Hwang Seok-young.

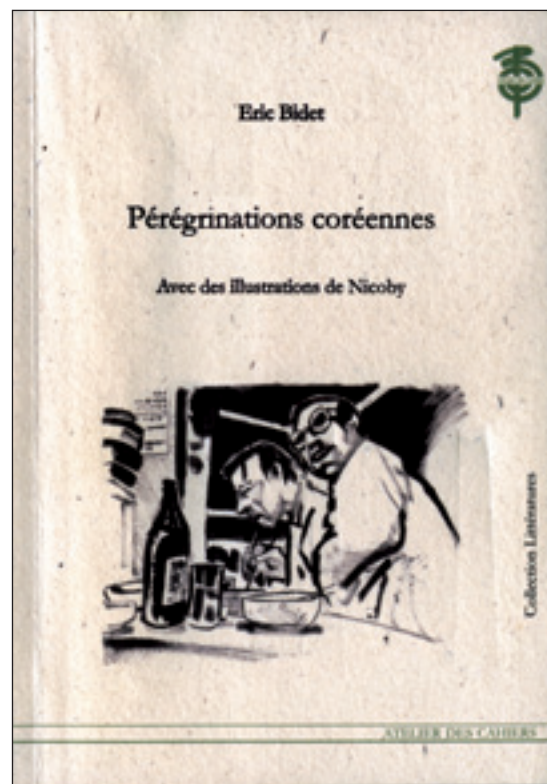
Les premiers témoignages occidentaux sur la Corée s'étonnent pourtant de la nonchalance des autochtones. Chris Marker la nomme plus poétiquement « *indolence* » et la considère comme un élément d'une « douceur de vivre. » Angus Hamilton s'émerveille d'un « art de ne rien faire » : « Les habitants du Royaume Ermite sont particulièrement versés dans l'art de ne rien faire en y mettant de la grâce. Il y a en conséquence un charme et une variété infinis dans la vie quotidienne en Corée. Les gens du pays prennent leurs plaisirs passivement, et leur incapacité de constitution leur donne l'apparence d'avoir peu de choses à faire, si ce n'est de se promener lentement au soleil, ou de s'asseoir, les jambes croisées, à l'ombre de leurs maisons ». Georges Ducrocq remarque aussi « la foule nonchalante » qui remplit les rues de Séoul ajoutant que « si un homme soucieux et pressé traverse cette foule nonchalante, on le laisse passer avec un sourire de dédain : c'est un fonctionnaire, un malheureux qui travaille. » Henri Michaux est en 1933 un des premiers à percevoir ce qui est devenu aujourd'hui un des traits caractéristiques majeurs de la Corée en évoquant « ce singulier emportement qui caractérise, entre toutes les races jaunes, le Coréen ». Quarante ans plus tard, Nicolas Bouvier affine un peu le jugement : « à moins d'être sage ou très vieux, le Coréen met à tout une brusquerie superflue ». Si l'accélération des rythmes sociaux découle incontestablement du cours du progrès technique,

de l'urbanisation et de la croissance économique, il semble que la Corée n'a pas attendu si longtemps pour adopter un rythme trépidant.

Aujourd'hui, l'impression qui domine est effectivement souvent celle d'un tohu-bohu, d'un capharnaüm, d'un empressement, d'une exubérance pas toujours bien contenue, d'une précipitation rarement maîtrisée. On constate souvent une incapacité à prendre le temps, à se dégager de la contrainte de

tage comme une forme de spontanéité, une manière d'expressivité qui contredisait ce qu'il appelait la « Fameuse Impassibilité Asiatique », stéréotype longtemps véhiculé par l'imaginaire collectif occidental. Aujourd'hui, on est certes encore tenté de moquer cette prétendue patience orientale, mais pas forcément de manière aussi positive que Marker...

Composante de l'identité nationale depuis qu'elle symbolise le développement économique ultra-rapide du pays, la culture du *ppalli ppalli* (culture de la précipitation) est devenue une sorte de marque de fabrique de la Corée moderne, rapprochant la société coréenne actuelle de cette « société de consommation » que décrit Bataille : société affairée - comme le mot convient bien - société en mouvement perpétuel, comme cherchant sans cesse à se débarrasser d'un excédent, de cette fameuse « part maudite », ce trop plein de ressources qu'il faut brûler. Les ramifications de cette culture du *ppalli ppalli* se prolongent parfois jusque dans des petits détails de la vie quotidienne. On a parlé des guichets et des taxis, le fonctionnement des ascenseurs offre un autre exemple anecdotique de cette impatience. En France, la plupart des ascenseurs ne sont équipés que d'un seul bouton pour le contrôle des portes : celui destiné à empêcher la fermeture automatique pour le cas où l'on doit attendre quelqu'un. Dans un souci de ne pas perdre la moindre seconde, les ascenseurs coréens sont systématiquement pourvus aussi d'un deuxième bouton pour faire se refermer la porte de manière à ne pas avoir à supporter l'attente interminable de la fermeture automatique. Sitôt monté dans l'ascenseur, le jeu consiste à manier avec dextérité les deux boutons de fermeture et d'ouverture des portes de sorte que la cabine ne reste immobilisée que le temps qu'on



l'emploi du temps, si bien qu'en maintes circonstances la patience s'efface devant l'empressement, l'urgence, l'impatience. Impression manifeste lorsqu'on fait l'expérience de quelques lieux publics tels que poste, banque ou gare où, presque inévitablement, le client suivant vient sans aucune gêne apparente s'installer au comptoir comme s'il voulait participer à la discussion qu'on a avec l'employé ou, tendant ses papiers, comme s'il voulait tout simplement qu'on s'occupe de lui dans l'instant. Chris Marker avait choisi de souligner le bon côté de ce qu'il percevait davan-



juge nécessaire aux mouvements d'entrée et de sortie, ce qui entraîne parfois la fermeture des portes au nez de l'un ou l'autre usager. Paul Morand l'avait bien dit en 1927 : « C'en est fini de la patience asiatique. » Une autre facette, moins anecdotique, de cette culture du *ppalli ppalli* est la surconsommation et le changement perpétuel. Rompre le pacte d'amitié que nous avons avec un objet, pour reprendre les termes de Sansot, ne semble pas poser un problème majeur en Corée, où l'idée d'attachement, de relation affective à l'objet ancien, familier est balayée par l'attrait pour la nouveauté. Tout, ou presque, se jette et se renouvelle à un rythme soutenu et sans cesse accéléré par les publicitaires et vendeurs de toutes sortes. Catalogues de vente par correspondance sont envoyés gratuitement et tous les mois à domicile et les chaînes de télé-achat encombrant les canaux de la télévision câblée dans le but de créer des besoins et de les satisfaire le plus aisément possible. La crise de 1998 a momentanément enrayer ce phénomène, allongeant le cycle de rotation des objets et redonnant goût à des produits anciens qui avaient disparu, notamment ces sucreries autrefois populaires : beignets de pâte de haricot rouge en forme de poisson, galettes de céréales garnies de sucre brun caramélisé, sucettes de soda et de caramel.

Une telle frénésie de consommation pose des problèmes très concrets d'élimination des déchets, du trop-plein, mais également un problème plus philosophique d'identité. La société coréenne est une société de la nouveauté, du dernier cri à tel point que les objets ou meubles traditionnels ont disparu de beaucoup de foyers. Cette fascination pour la nouveauté est particulièrement marquée pour les produits issus des nouvelles technologies, ordinateur, caméra vidéo ou téléphone portable notamment, mais elle concerne aussi les voitures, qui sont pour la plupart rutilantes et presque neuves, ou les logements, dont la durée de vie n'excède

guère vingt ou trente ans. Cela se traduit également par une volonté de tout voir et tout avoir tout de suite, par un goût prononcé pour le condensé, le saccadé, le « tout-en-un » forcément superficiel, par exemple les « tours d'Europe » en dix jours, où on court de capitale en capitale, de musée fameux en monument célèbre. Autre effet du phénomène : ces jeunes couples trop gâtés qui trouvent désormais si naturel d'être entretenus par leurs parents jusqu'à un âge avancé puis de recevoir, sitôt mariés, un appartement tout équipé et la voiture qui va avec. On peut y voir l'expression d'une forme de solidarité familiale, mais cela s'apparente aussi à une forme de dérobaface aux réalités de la vie et une incapacité à patienter, à acquérir les choses petit à petit. Fascination également pour la bourse, la nouvelle économie, la spéculation immobilière, les réseaux pyramidaux de vente à domicile, si florissants en Corée, apparition des commerces les plus variés dont le taux de rotation est étourdissant, etc.

L'expression de la culture de la précipitation trouve une illustration exemplaire dans les mœurs routières : incapables d'attendre tranquillement que le feu passe au vert, la plupart des véhicules progressent centimètre par centimètre empiétant sans vergogne sur les passages pour piétons, quand ils n'ignorent pas tout simplement la signalisation, comme le font beaucoup de bus et taxis. « Conducteurs indisciplinés et dangereux » résumait lapidairement la fiche Corée de la Caisse de sécurité sociale des Français de l'Étranger il y a quelques années. Pour un étranger, la première traversée d'une artère fréquentée est en général une expérience déroutante : après avoir été en général contraint d'attendre de longues minutes que le feu passe au rouge, il constate avec stupeur après avoir fait quelques pas que le voyant pour les piétons commence déjà à clignoter, indiquant son changement de couleur prochain. Il reste pourtant

quelques dizaines de mètres à franchir pour atteindre le trottoir d'en face. Anxieux à l'idée de devoir rester planté au milieu de la chaussée, coincé entre les flux incessants de véhicules, il presse alors le pas dans un effort désespéré pour atteindre à temps l'autre côté de la rue. Se retrouver à Paris, Tokyo, Bangkok ou Pékin, est une délivrance pour le marcheur urbain. On est presque décontenancé de voir le feu y rester au rouge si longtemps, alors que les artères y sont pourtant trois fois moins larges qu'à Séoul. Cet étrange *timing* des feux de signalisation offre aux carrefours des ballets étonnants ponctués de chevauchées désespérées de femmes en tailleur et talons aiguille ou d'hommes en costume trois pièces et attaché-case courant avec toute la vélocité que leur permet leur accoutrement. À l'inverse, chose qui ne cesse de m'étonner, malgré l'absence de tout véhicule, le piéton coréen respecte rigoureusement les feux et attendra le temps qu'il faudra pour traverser la voie. C'est à vrai dire une des seules circonstances où la culture du *palli palli* semble tout d'un coup oubliée, reléguée derrière une logique supérieure, celle du respect de l'ordre établi... ou de l'instinct de survie. Cela donne finalement la curieuse impression que le code de la route est avant tout destiné aux piétons, tant il est étonnant de voir à quel point ceux-ci le respectent scrupuleusement, alors qu'ils l'interprètent avec beaucoup plus de liberté une fois devenus eux-mêmes conducteurs...

S'il est certain que la lenteur occupe une place plus grande dans des sociétés plus traditionnelles, moins développées économiquement, et dans des environnements moins urbanisés, le niveau de développement économique, d'urbanisation et de modernité n'explique pas, à lui seul, l'omniprésence de la culture de la précipitation dans la société coréenne. Qu'on regarde en effet du côté du Japon et on y constate que la lenteur et la modération y occupent encore une place de choix,

y compris dans des centres urbains importants, où le vélo et la marche à pied ont encore une place centrale. « Le marcheur est celui qui prend son temps et ne laisse pas le temps le prendre » écrit David Le Breton. La place démesurée qu'occupe l'automobile dans la société coréenne, conséquence à la fois de choix politico-économiques (servir les intérêts des constructeurs automobiles) et d'éléments culturels (fascination pour le mode de vie américain) fournit sans doute l'une des explications les plus solides à l'importance qu'a pris la culture de la précipitation en Corée. Le rythme inhérent à l'utilisation de la voiture est incontestablement l'un des principaux facteurs de destruction de la lenteur, à la fois comme moyen de transport se substituant à ces moyens « lents » que sont le vélo et la marche à pied, mais également par l'environnement hostile à la marche qui en découle. L'infrastructure urbaine (passages piétons souterrains ou aériens, immenses parkings, artères de largeur démesurée, rues étroites dépourvues de trottoirs pour assurer une bonne circulation des véhicules) et la pollution élevée qui accompagnent la circulation automobile contribuent à rendre peu agréables, à rendre même dangereux le déplacement à pied et la flânerie. Le nombre de jeunes enfants renversés par des voitures ou des motocyclistes qui utilisent impunément les trottoirs est particulièrement élevé à Séoul et dans les grandes villes coréennes.

Le système social propre à la Corée constitue un autre élément d'explication du succès de cette culture de la précipitation. « La flânerie, que nos sociétés ne tolèrent pas plus que le silence, s'oppose alors aux puissantes contraintes de rendement, d'urgence, de disponibilité absolue au travail et aux autres », souligne Le Breton. Dans une société coréenne tout entière tournée vers la productivité, la rentabilité et, surtout, la disponibilité, dans une société régénérée avant tout par le dévouement indi-

viduel aux exigences du travail et par le strict respect de règles imposant des obligations sociales incontournables, la flânerie, le temps pour soi, la lenteur ne peuvent nécessairement avoir qu'une place congrue. Qu'on se souvienne à cet égard que la durée du temps de travail avoisine encore, dans beaucoup d'entreprises coréennes, les cinquante heures hebdomadaires, à quoi s'ajoute la pratique encore très répandue du dîner entre collègues. La fascination des Coréens pour les nouvelles technologies de la communication, téléphone portable et internet, a encore accru cette disponibilité quasi-permanente à l'égard des autres, rendant encore plus improbable la possibilité de solitude intérieure, de repli sur soi. Il n'y a plus guère finalement que le bain public qui offre aujourd'hui un véritable espace de tranquillité, d'isolement, d'échappement au monde et aux autres, même si certains trouvent encore le moyen d'y laisser leur téléphone portable au guichet pour rester joignables.

« L'agitation des grandes villes, l'adoption des horaires internationaux, la généralisation de l'air conditionné, la suprématie de l'idéologie du travail et de l'argent, rejettent la sieste dans les pratiques ancestrales, villageoises, traditionnelles, improductives » note Thierry Paquot. Autant d'éléments qui sont effectivement au cœur de la culture coréenne du *ppalli ppalli*. Celle-ci, pourtant, génère aussi des moments d'inaction totale, des assoupissements irrésistibles, des siestes improvisées mais la sieste coréenne n'est pas la sieste occidentale, souvent méridienne. Ici, on s'assoupit à toutes heures en fonction des circonstances. Dans les bureaux, surtout en début d'après-midi, juste après le déjeuner. Dans les petites boutiques de quartier, il n'est pas rare d'avoir à réveiller les commerçants pour pouvoir payer ce que l'on doit. Et le métro offre souvent le spectacle de rangées entières assoupies, chacun la tête sur l'épaule de son voisin, dans une sorte de jeu de dominos humain. Au bain

public, une salle avec des matelas par terre est même consacrée à la sieste, au repos. Un jour où j'avais deux fois une heure à passer dans le train, j'avais apporté avec moi ce petit essai que Thierry Paquot a consacré à l'art de la sieste. La lecture du journal du jour expédiée, j'attrapai l'essai, autrement plus captivant que les derniers rebondissements de l'affaire Daewoo ou les nouvelles estimations de taux de croissance de l'économie coréenne, qui seraient de toute façon probablement révisées dans quelques semaines. Au retour, je poursuivis ma lecture et, contagion ou mimétisme, plongeai bientôt dans une petite sieste sous l'effet conjoint du roulis du train et de la chaleur étouffante régnant dans le wagon. C'est en effet situation fréquente en Corée que de se trouver dans une atmosphère surchauffée, que ce soit dans les transports, au bureau, au restaurant, au supermarché, à la maison. Pays qui importe la majeure partie de son énergie, la Corée dépense paradoxalement l'énergie sans compter, sans grand souci d'économiser. Mais revenons à cette sieste.

Elle fut interrompue par une *ajuma* tentant d'attraper ses deux lourds sacs à dos disposés au-dessus de ma tête. À ce moment-là, plus aucune fatigue pour reprendre la lecture du texte que j'achevai lorsque le train entra en gare de Séoul.

NDLR : Faute de place, nous n'avons malheureusement pas pu reproduire les jolis dessins de Nicoby illustrant ce chapitre. Le lecteur pourra donc les découvrir en lisant l'ouvrage dont les illustrations sont, sans nul doute, un atout supplémentaire.

Les titres de l'Atelier des Cahiers sont disponibles dans les librairies spécialisées sur l'Asie (Phénix, Han-Seine, Opiomane, You-Feng, etc.) et virtuellement dans toute librairie en France et dans le Bénélux (en cas d'absence, ne pas hésiter de demander à votre libraire de les commander).
En ligne, sur www.amazon.fr, et sur www.atelierdescahiers.com.

Deux concerts d'exception à la Maison des Cultures du Monde

Par Henri LECOMTE

Chercheur associé à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales (CRREA), membre associé du Groupe de recherches en ethnomusicologie de Paris-Sorbonne (Paris IV).

La musique coréenne a été particulièrement à l'honneur en France cette année, puisque après les deux semaines du festival qui proposait à Strasbourg, en juin dernier, des expressions tant contemporaines que traditionnelles, et après les six jours de septembre où le Musée du Quai Branly accueillait musique de banquet, conférence sur le *pansori* et rituel chamanique, le public parisien a pu assister à deux remarquables concerts. Ceux-ci se sont déroulés à la Maison des Cultures du Monde, les 25 et 26 novembre 2010. Organisés en collaboration avec la radio coréenne Gugak FM, ils présentaient deux artistes traditionnels de premier plan.



Chung Jae-kook, au *piri*, et Yi Ji-young, à la cithare *yanggeum*, ont enthousiasmé le public par leur interprétation du *Yeongsanhoesang*.

compagnée par LEE Tae-baek au tambour en sablier *janggu*. Le *gayageum* est peut-être l'instrument le plus emblématique de la musique coréenne. On lui

cle, rapporte une légende selon laquelle l'instrument aurait été créé sur les directives de Kashil, le roi de Kaya, fédération tribale du sud de la péninsule, absorbée par Shilla au VI^e siècle. Le *gayageum* est la cithare la plus répandue en Corée, qui est le seul pays d'Asie orientale à avoir conservé systématiquement des cordes de soie pour ce type d'instruments. Le public a donc pu apprécier à sa juste valeur tout l'art des timbres raffinés que cette grande interprète sait tirer de son instrument.



Le grand maître du *piri* Chung Jae-kook.

Madame PARK Hyun-sook est une des plus grandes spécialistes de la cithare *gayageum*, qu'elle nous a présentée, ac-

prête des origines très anciennes. En effet, le *Samguk sagi* (Histoire des Trois Royaumes), ouvrage datant du XII^e siè-

Les spectateurs ont eu, en outre, la très agréable surprise d'entendre un *sanjo*, dans sa forme longue. En effet, l'assistance a pu apprécier avec fascination une interprétation d'une heure d'une seule pièce, alors que tous les concerts donnés en France auparavant présentaient des interprétations atteignant au plus un quart d'heure. La musicienne a ainsi longuement développé le début du morceau sur un rythme libre, en faisant



Gayageum sanjo, interprété par Park Hyun-sook et Lee Tae-baek.

entendre une riche palette de sonorités et d'ornements, notamment dans la partie d'introduction, le *daseureum*, sur les douze cordes de soie de sa cithare. Peu à peu, le rythme s'accélérait, un peu à la manière d'un *râga* de l'Inde du Nord, les deux genres faisant largement appel à l'improvisation. Le *sanjo* a cependant une toute autre origine, puisqu'il découle sans doute de la forme vocale du *pansori*, ainsi que des rituels chamaniques du sud-ouest de la péninsule. Le percussionniste relançait d'ailleurs la soliste par des interjections, comme il aurait pu le faire pour un chanteur ou une chanteuse de *pansori*.

Le concert du lendemain était consacré à Monsieur CHUNG Jae-kook, très grand maître coréen du *piri*, petit hautbois cylindrique, dont la pratique lui a valu d'être reconnu en Corée comme Trésor national pour le *piri jeongak*, une des formes de la musique de cour. La première pièce, interprétée en solo, nous a permis d'entrer dans l'univers ma-

gique de cette musique cérémonielle, surnommée « musique juste » ou « musique élégante ». Venait ensuite ce qui est resté peut-être pour une grande partie des spectateurs la pièce maîtresse du concert, le *Yeongsanhoesang*, accompagné par Madame YI Ji-young à la cithare *yanggeum*, instrument au parcours compliqué, puisqu'il est arrivé en Corée par la Chine, qui le tenait elle-même des Jésuites d'une Europe qui avait reçu cet instrument de la Perse... Comme toujours, les musiciens coréens ont adapté cet apport extérieur à leur culture et la cithare est jouée avec une seule baguette, dans un style extrêmement lent et majestueux, le hautbois, lui, jouant avec une infinie délicatesse des phrases si longues et si ornées que l'on a peine parfois à croire que l'instrumentiste n'utilise pas la technique du souffle continu.

Venait ensuite une pièce interprétée au *gayageum* par Madame PARK Hyun-sook, accompagnée par le *janggu*, qui s'exprimait cette fois dans un style popu-

laire, dont la richesse n'avait rien à envier à celle de musiques considérées comme plus savantes.

C'est par un duo du *piri* avec le tambour *janggu*, dans une pièce raffinée inspirée par le bouddhisme, puis par une nouvelle pièce en solo, version instrumentale du genre vocal *gagok*, que devait se terminer le concert. L'enthousiasme du public a cependant amené Monsieur CHUNG Jae-kook à revenir sur scène avec un pot-pourri de classiques du *minyo*, au sein duquel figurait, bien évidemment, le fameux *Arirang*, dont il existe une pléthore de versions dans l'ensemble de la Corée. Comme toujours en Corée, il n'y a pas de différence aussi tranchée qu'en Occident entre musique savante et musique populaire, et cette dernière pièce a conclu avec brio deux concerts d'une très grande qualité, qui ont reçu le meilleur accueil d'un public parisien conquis.

La céramique coréenne à l'honneur à Paris

Par Mathilde BELLAIGUE, muséologue



Vernissage de l'exposition « Céramiques de Dauphine Scalbert et Yang Seunggho » qui s'est déroulée au Centre Culturel Coréen du 8 septembre au 6 octobre 2010.

La Corée possède, dans l'art de la céramique, une très longue et riche tradition et cet art occupe, au sein de son héritage culturel, une place de choix. Cependant, les occasions de voir des œuvres exposées en France -qu'elles soient anciennes ou contemporaines- ne sont pas fréquentes. Il est donc tout à fait exceptionnel de voir se dérouler à Paris, durant un seul et même automne, quatre expositions mettant à l'honneur, directement ou indirectement, la céramique coréenne. L'événement était suffisamment rare pour être souligné et pour que nous demandions à Madame Mathilde Bellaigue, muséologue et spécialiste en la matière, de faire pour les lecteurs de « Culture Coréenne » un tour d'horizon de ces quatre expositions, très différentes mais possédant chacune un intérêt artistique particulier.

C'est à l'occasion de la 44^e Assemblée générale de l'Académie internationale de céramique (AIC), qui s'est tenue à l'UNESCO en septembre dernier, qu'ont été présentées à Paris, dans le cadre des Circuits céramiques, quatre expositions autour de la céramique coréenne.

La Korea Ceramic Foundation réunissait à l'Espace Communes, sous le titre « Croisements vers la communication » (du 12 au 19 septembre 2010), une vingtaine de céramistes coréens contemporains témoignant de la vitalité de cet art en Corée. A l'Etoile, c'est l'Espace des Arts Mitsukoshi qui proposait (du 5 octobre au 11 décembre 2010) une exposition intitulée « CHIN, 4 siècles de céramique, de la Corée au Japon, une odyssée familiale », celle de quinze générations de la famille coréenne Chin Jukan installée au Japon depuis le XVI^e siècle. Tandis qu'au Centre culturel coréen, l'exposition de deux remarquables potiers actuels, la Française Dauphine Scalbert et le Coréen Yang Seungho (du 8 septembre au 6 octobre 2010), était parfaitement représentative de l'esprit et des caractères essentiels de la tradition coréenne, toujours vivants dans l'époque et le monde modernes.

Enfin, sous le titre « Jeunes potiers tournés vers la Corée », c'est le travail de quelques disciples de ces deux artistes confirmés que le Centre a présenté du 21 décembre 2010 au 7 janvier 2011 ; eux aussi témoignent de l'influence et de l'heureuse séduction qu'exerce toujours la Corée dans l'art de la céramique.

Ainsi, tout au long du mois de septembre 2010, la céramique coréenne fut elle à l'honneur à Paris, comme elle l'a rarement été. Les trois premières expositions, citées précédemment, démontraient à la fois la longévité de sa tradition et sa formidable capacité à s'intégrer dans la modernité sans rien perdre de ses caractères essentiels : vitalité, simplicité, pureté de la poterie coréenne à travers les siècles.

Parmi les plus anciens matériaux utilisés par l'homme, l'argile est celui dont on retrouve des vestiges - dès le 6^e millénaire avant notre ère - sous forme de simples tessons de terre à peine cuite, à peine décorée, parfois d'idoles, parfois de récipients... Dès le X^e siècle, en Chine sous la dynastie Song, et en Corée sous la dynastie Goryeo, la composition des pâtes, les couvertes, la cuisson des pièces sont de plus en plus élaborées ; ces deux pays seront les premiers à affiner la céramique jusqu'à la pureté de la porcelaine.

L'histoire de la céramique coréenne est si longue, si riche, qu'elle ne saurait être retracée dans le cadre de cet article. Il s'agit seulement, à travers ces quatre manifestations que les Parisiens ont pu découvrir récemment, de tenter ici d'en souligner quelques temps forts et la permanence des caractères.

*

A la fin du XVI^e siècle au Japon, durant l'époque Momoyama, les troupes du général japonais Toyotomi Hideyoshi envahissent le sud de la Corée à deux reprises (1592,

1598). Les seigneurs japonais ramènent alors sur leurs bateaux leurs prisonniers de guerre, à savoir les meilleurs artisans coréens, et cela dans tous les métiers. Un grand nombre d'entre eux débarquent à

Kagoshima, au sud de l'île de Kyu-shu (sur la plage un monument en témoigne d'ailleurs toujours). Parmi eux, une famille de potiers, celle de Shim Chan (que les Japonais orthographieront Chin San) va œuvrer sur place pendant plus de 400 ans, et continue aujourd'hui encore en la personne de Chin Yukan, 15^e descendant du nom. Dans son fief de Satsuma, le seigneur Shimazu installe alors quatre-vingts potiers coréens. Ils sont autorisés à garder leurs noms, leur langue, leurs costumes et leur culture. Il faut savoir que seule la céramique blanche est, à l'époque, admise chez ce seigneur. Ces potiers produisent alors des grès à couverte blanche (« *satsuma* blanc ») : objets usuels, divinités, céramiques animalières décoratives de grande taille, tandis que, dans les couches populaires, circulent des objets de grès noir (« *satsuma* noir »). Bientôt, l'engouement de l'aristocratie japonaise pour la cérémonie du thé suscite la réalisation des bols les plus précieux, ceux pour lesquels l'argile blanche est importée de Corée, tandis que façonnage et cuisson se font à Satsuma. Cependant, la vogue demeure encore à la sobriété, à la simplicité de l'esthétique zen du *wabi-sabi*¹. En 1624,

on découvre toutefois sur place des argiles blanches, en particulier sur le domaine de Satsuma, puis le kaolin à Arita (toujours dans l'île de Kyu-shu). Cela va entraîner la production d'émaux polychromes sur couverte et de dorure. En 1868, avec l'ère Meiji, le Japon s'ouvre : d'innombrables commandes affluent de l'aristocratie, de clients prestigieux du monde entier, comme le tsar de Russie, Nicolas II. Le japonisme se développe à



CHIN Toju, 2^e du nom, bouteille à saké. Grès à couverte brune, décor au doigt à l'argile blanche. Première moitié du XVII^e siècle. Espace des Arts Mitsukoshi-Etoile, 5 octobre-12 décembre 2010



HWANG Kap-sun
Vases. Porcelaine, techniques de coupe et polissage modernes.
Espace Commines
12-19 septembre 2010

Dauphine SCALBERT,
Pot avec couvercle, *buncheong*



la faveur des expositions universelles, et la céramique devient de plus en plus sophistiquée ; chaque pièce, généralement en grès - plus plastique que la porcelaine - est un tour de force technique : ajourage, motifs rapportés en relief, formes complexes, foisonnement de couleurs et d'or, le fameux « brocart d'or » qui deviendra un atout de la future Manufacture Chin Yukan. La belle simplicité coréenne disparaît alors. L'esprit originel du *wabi-sabi* s'est perdu.

Aujourd'hui la Manufacture Chin Yukan cherche à se diversifier, en produisant à la fois de l'utilitaire et de l'ornemental.

*

A l'Espace Commines l'exposition de la jeune céramique coréenne se déclinait en trois thèmes - tradition vivante, études de formes, matériaux expressifs - et parvenait très naturellement à conjointre tradition et modernité. On y retrouvait les critères de la céramique coréenne : simplicité, « honnêteté » des matériaux, tranquillité appelant la contemplation. L'histoire du blanc est ancienne en Corée : aux premiers siècles de notre ère, le peuple Puyo, habitant le Nord, était appelé « le peuple en blanc » à cause de ses vêtements. Or, c'est d'abord la blancheur qui accueillait le visiteur de l'exposition de l'Espace Commines, avec la grande « Moon-Jar » sphérique de Park Sungwook, tout à fait dans la tradition des *tal-han-gari* des ateliers du Bunweon aux XVII^e-XVIII^e siècles. Cette blancheur était ponctuée de vases en grès brun de grande taille, avec leur panse aux larges facettes, leur surface que les cendres déposées par une longue cuisson avait rendue rugueuse (Lee In-Chin), et des jarres de grès sombre au sel, dit *puré*, de Jang Yeongpil, rappelant les jarres *onggi*.

Le blanc encore avec les objets de porcelaine Joseon, plus petits, plus délicats : ustensiles de calligraphie sobres et parfaits de Lee Young-ho, boîtes au design très pur de Moon Byung-sik. Le céladon était représenté par les assemblages de grands pétales s'arrondissant en forme de vases de Lee Eun-bum. La diversification des formes et des couleurs apparaissait dans les panneaux muraux de Han Young-sook, les plaques aux reliefs colorés de Yu Sang-duk. Pour ses vases cylindriques, Hwang Kap-sun combinait avec dextérité

quée par sa culture - particulièrement les grès et les porcelaines de la dynastie Yi - par ses paysages, les modes de vie des potiers à la campagne, leurs matériaux, leurs savoir-faire. Les terres de la Puisaye (où elle vit et travaille) non tamisées, les formes pleines, l'engobe blanc, les couvertes aux cendres et les couleurs naturelles donnent à ses pièces ce caractère que Yanagi Soetsu, le philosophe japonais amoureux de la poterie coréenne, appelait *shibusu*². Quant au second artiste Yang Seungho, qui est coréen, il puise ses sources au royaume de Silla (576-935). Yang est un homme de la nature, du boudd-

YANG Seungho, « Chant of life », 1998



les porcelaines blanches (de Joseon) et la technique industrielle permettant de les inciser d'un trait bleu, de les couper et les polir. Quelques installations : colonnes, miroirs en-serrés dans la terre et capturant le ciel (Lee Eunmee), objets minuscules comme coraux et brindilles de porcelaine blanche sans émail (Chung Jin-won) ... terminaient ce parcours. Sans pouvoir énumérer tous les vingt artistes qui y participaient, il est bon de souligner que l'on pouvait observer, dans cette exposition, la tradition imprégner la modernité sans jamais la contraindre, toutes deux se rejoignant dans la sobriété propre à l'art coréen.

*

Dauphine Scalbert et Yang Seungho, artistes de grand talent, réussissaient eux à transposer poétiquement les critères coréens dans leur œuvre. Dauphine Scalbert, parce qu'elle a étudié et travaillé pendant cinq années en Corée, qu'elle reste mar-

dhisme, du feu qui le passionne ; il a construit de nombreux fours et cuit dans un four *tonggama*. Ses formes s'apparentent aux melons, aux Calebasses, aux pousses de bambou... et ses pièces intègrent souvent une branche ou une brindille ; leurs couleurs sont naturellement celles de la terre et du feu, et leur surface est entièrement craquelée, crevassée même, comme par quelque dévastation ignée ou tellurique.

C'est pour la sensibilité à la céramique coréenne que leur ont communiquée leurs aînés Dauphine Scalbert et Yang Seungho, que sept jeunes potiers ont également exposé dans leur sillage³, en décembre, au Centre culturel coréen. Le public parisien a ainsi pu découvrir également le travail de

jeunes artistes très prometteurs qui se sont laissé influencer avec bonheur par le caractère coréen du travail de l'argile. Leur exposition nous a donné à voir des formes simples et naturelles, des couleurs sobres et pures, attraites de la céramique coréenne qui a acquis, aujourd'hui une belle renommée internationale.

S'il est une autre qualité qu'il faudrait reconnaître à la céramique coréenne, c'est qu'à ce jour, elle est entrée dans la modernité sans recherche forcée de l'originalité, sans recourir à des abus de couleurs, tout en préservant son identité faite de simplicité et de clarté. Elle a, en fait, su conserver cette qualité primordiale que les grands maîtres d'antan appelaient la « bien-séance ». Cela peut paraître trop discret, trop silencieux. Surtout dans un monde qui, aujourd'hui, favorise davantage l'éclat, le spectaculaire, où parfois une espèce de folie semble s'emparer des formes de la sculpture céramique, de ses couleurs, au moment où - à bon droit - elle ne veut plus être considérée comme « un artisanat » au seul service de l'usuel, mais revendique - à juste titre - le nom d'art.

L'ensemble de ces intéressantes manifestations qui se sont déroulées dernièrement à Paris aura servi, justement, à nous prouver qu'au « pays du matin calme » vit toujours ce grand art, avec toute la force que lui donnent son passé mais aussi sa capacité à innover.

Notes

1 Concept esthétique dérivé du bouddhisme zen et comportant l'idée de simplicité, de nature, de solitude ainsi que d'altération du temps.

2 « ... c'est l'humilité qu'on peut décrire comme atténuée, austère et réservée, c'est la pauvreté claire, simple et sereine... ».

Yanagi Soetsu, Artisan et Inconnu, p. 73. Paris, L'Asiathèque, 1992 (traduction Mathilde Bellaigue).

3 Yohan Grosset, Marie Lautrou, Florent Paroutaud, Robin Samson, Olivier Six, Lise Soubrane, Sylvain Thirouin - Exposition du 21 décembre 2010 au 7 janvier 2011 -.

« Rêves d'enfants » 2010

le festival des minots en images

La 3^e édition du festival « Rêves d'enfants », qui s'est déroulée au Centre Culturel Coréen du 15 au 19 novembre 2010, a remporté, cette année encore, un beau succès. Les enfants des écoles primaires parisiennes, accompagnés de leurs professeurs, ont pu découvrir dans le cadre du festival deux nouveaux ateliers, « Calligraphie » et « Taekkyon », ainsi qu'un très joli spectacle poétique, créé pour la circonstance et intitulé « Cosmogonies », évoquant des mythes sur la création du monde et des astres. Avec un « concert pédagogique » permettant de goûter aux percussions coréennes et une « représentation de contes populaires » (qui avaient déjà suscité beaucoup d'enthousiasme les années précédentes), le programme du festival a vraiment séduit les enfants. Ce fut, pour la plupart d'entre eux - à travers des activités ludiques et stimulantes -, un premier contact avec la culture coréenne. Et, vu les sourires radieux et la joie des enfants, on peut indiscutablement dire que ce premier contact a été excellent !

G.A

Grâce à la passion et à l'énergie communicative de la pétillante Noëlla Kim, les enfants ont été vraiment captivés par les contes coréens.

Notre directeur M. Choe Junho, saluant les enfants à la sortie du Centre

« Magie des percussions coréennes » par l'ensemble « Les sonneurs de mondes ». Les enfants ont découvert, à travers un conte coréen, les principaux instruments à percussion et leur langage.



L'atelier de calligraphie animé par Choe Joo-young : un exercice ludique de patience, d'application et de concentration.



Fabrication d'objets scéniques, création d'effets sonores, manipulations de marionnettes artistement réalisées, étaient les atouts du très poétique spectacle « Cosmogonies » créé par la compagnie Unikaji.



L'atelier de Taekkyon, animé par les maîtres Jean-Sébastien Bressy et Guillaume Pinot (sur la photo), a permis aux enfants de découvrir un art martial coréen très ancien. Ils ont été conquis par la présentation ludique du Taekkyon, incluant des jeux traditionnels d'agilité et d'équilibre particulièrement stimulants.



Le taekkyon

un art martial qui « swingue »

Vous avez entendu parler, bien sûr, du taekwondo, ce sport national coréen. Mais connaissez-vous le taekkyon ? Un art martial quasiment « non violent », qui plonge ses racines dans le passé de la Corée ? Une discipline que l'on peut pratiquer à tout âge ? Non ? Alors lisez cette interview de Jean-Sébastien Bressy, président et secrétaire général du Centre Français du Taekkyon, enseignant et maître 4^e dan de ce sport de combat original et ludique, que Culture Coréenne a rencontré pour vous à l'occasion de l'ouverture à Bagnolet, en septembre dernier, d'une première salle d'entraînement.



Maître Jean-Sébastien Bressy.

- Culture Coréenne : A quelle époque le taekkyon est-il apparu en Corée ?

-Jean-Sébastien Bressy : On ne sait pas exactement quand. Le mot apparaît au milieu du XVII^e siècle dans un texte qui dit que des enfants vont dans la montagne faire des sauts, du « taekkyon » et du « ssireum », la lutte traditionnelle coréenne. Au siècle suivant, l'ouvrage intitulé *Jaemulbo* affirme que le taekkyon, est ce qu'on appelait auparavant le *subak*, dont l'histoire remonte au moins au X^e siècle. En ce qui concerne les techniques du *subak* (aussi appelé *subakhui*) on ne sait rien si ce n'est que *su* veut dire la/les main(s), *bak* veut dire frapper et *hui* jeu. Ce pourrait donc être « le jeu où l'on frappe avec les mains ». Il est probable qu'on retrouve dans le taekkyon certaines techniques du *subak(hui)*. On sait que le roi le pratiquait et qu'il y avait des compétitions de *subak(hui)* destinées à sélectionner les soldats les plus forts, appelés à former la garde privée du roi. Par la suite, cette discipline s'est diffusée dans le peuple qui appréciait son côté ludique, en particulier sous la dynastie Joseon, lors des fêtes saisonnières de Dano et Chuseok qui faisaient s'affronter des groupes venus de villages voisins. Sous Joseon encore, les nobles ont perdu leur intérêt pour cet art martial et se sont plutôt tournés vers les lettres, probablement du fait de l'influence néo-confucianiste. Pendant la colonisa-

tion japonaise, cette discipline a été interdite, d'où son déclin. Il faut attendre les années 1970 pour que Song Dok-ki (1893-1987), le dernier expert de taekkyon, en ressuscite en quelque sorte la pratique. Shin Han-seung (1928-1987), son élève, s'est efforcé de faire reconnaître cet art martial par les autorités, ce qui s'est fait de manière éclatante quand le taekkyon a été élevé au titre de « trésor culturel intangible » N° 76 en 1983. Enfin, Lee Yong-bok, élève de ces deux maîtres, a œuvré et œuvre aujourd'hui encore pour que le taekkyon puisse être pratiqué par le plus grand nombre en réorganisant notamment les compétitions saisonnières « gyeoryeon taekkyon » dès 1985.

-C. C. : *Quelles sont les spécificités du taekkyon par rapport aux autres arts martiaux ?*

-J.-S. B. : On utilise beaucoup les pieds, pour faucher l'adversaire ou le pousser, par exemple. Mais les techniques visent à ne pas le blesser. On ne cherche pas à lui faire mal, mais à le faire tomber, un peu comme au judo. L'esprit de cette discipline est avant tout ludique. On pousse, on tire l'adversaire, on tente de le déséquilibrer. Celui qui est amené à poser par terre une partie autre que les pieds a perdu. Une deuxième manière de gagner est de frapper à la tête avec un coup de pied, mais là encore, il ne faut pas assommer l'adversaire. Un coup particulier est le coup de pied-gifle : on frappe le visage avec le plat du pied. Le taekkyon comporte aussi des techniques destinées à blesser: mettre les doigts dans les yeux, assommer en frappant la tempe, frapper à la glotte. Il y a même une technique pour déboîter la mâchoire! Song Dok-ki disait que son propre maître ne savait pas de quand elles dataient et qu'elles étaient regroupées sous le nom de *yetbeop*, « anciennes méthodes », probablement utilisées par les militaires, mais interdites en compétition. On les enseigne encore en Corée à partir du 2^e dan, soit après au moins deux ans de pratique assidue. Cependant, le taekkyon est avant tout un sport de modération. Au taekwondo, par exemple, il faut porter des protections parce que les coups sont donnés à pleine

puissance. Au taekkyon, on n'en porte pas, on est donc obligé de constamment contrôler son niveau de violence.

-C. C. : *Vous avez parlé de 2^e dan. Est-ce qu'il y a dans ce sport un système de grades, comme la couleur des ceintures dans le judo ou le karaté ?*

-J.-S. B. : La différenciation des grades se fait non par des ceintures, mais par la couleur du vêtement: le *cheollik*, qui est une sorte de manteau court. Il existe neuf niveaux de *pum*, à savoir l'apprentissage des mouvements de base, et ensuite, il y a neuf *dan*. Pour les neuf niveaux de *pum*, tout le monde porte la même tenue blanche - la couleur de base

des vêtements traditionnels du peuple coréen- avec une ceinture noire. Pour le 1^{er} et le 2^e *dan*, on porte un *cheollik* noir avec des manches blanches et une ceinture orange vif. Pour les niveaux 3^e et 4^e *dan*, on est en vert foncé; aux 5^e et 6^e *dan*, en bleu foncé; aux 7^e et 8^e *dan*, en rouge Bordeaux. Ces *cheollik* se portent avec une ceinture dorée. Au 9^e *dan*, on est en noir, avec une ceinture argentée. Il faut préciser qu'à la différence du judo, il est interdit de saisir l'adversaire par son vêtement.

-C. C. : *La chose qui surprend le plus quand on assiste pour la première fois à une démonstration de taekkyon, c'est un balancement d'avant en arrière qui lui*



Maître Jean-Sébastien Bressy animant l'atelier de taekkyon, lors du festival "Rêves d'enfants" organisé au Centre Culturel Coréen du 15 au 19 novembre 2010. A gauche sur les deux photos : le maître Guillaume Pinot.



Les maîtres et élèves du Chonsugwan de Bagnolez, premier lieu de pratique du taekkyon en France, qui a ouvert ses portes en septembre 2010.

donne un aspect un peu dansant. Quelle est la fonction de ce mouvement assez déconcertant ?

-J.-S. B. : Ces mouvements fluides et continus appelés *pumbalgi* sont une autre caractéristique du taekkyon. L'idée, c'est de poser un pied vers l'adversaire pour l'inviter à attaquer. On appelle ça le *daejeop*, qui se traduit aussi par hospitalité ou accueil. Mais ce déplacement permet aussi d'éviter les attaques avec agilité et rapidité! Par rapport au taekwondo, on s'efforce de rester proche de l'adversaire et plus de face, en étant plus ouvert.

-C.C. : *Le taekkyon est-il encore très pratiqué en Corée ?*

-J.-S. B. : La Fédération Coréenne de Taekkyon compte environ 10 000 adhérents pratiquants aujourd'hui. La re-popularisation de cet art martial s'est accomplie dans les années 1980-90; cette discipline a donc perdu un peu de ce caractère de nouveauté qu'appréciaient tant les Coréens. Les jeunes trouvent amusants ces mouvements dansants, mais comme partout, ils aiment apprendre ce qui vient d'ailleurs. Quand on est jeune, on est attiré par l'exotique, il me semble!

-C. C. : *Comment avez-vous personnellement découvert le taekkyon ?*

-J.-S. B. : Très jeune, j'ai rêvé de me rendre en Asie, d'y trouver un maître qui m'apprendrait la sagesse. Ma mère, une comédienne qui était très ouverte aux cultures étrangères, me lisait des contes

qui parlaient de Lao Zi, de dragons et d'empereurs célestes. J'ai rêvé de parler une langue asiatique tout jeune et puis j'ai commencé à apprendre le coréen en autodidacte. J'ai aussi suivi des cours au Centre Culturel Coréen et, en 2004, je me suis décidé à franchir le pas, je suis parti, un peu en touriste. Comme au départ je suis comédien, j'espérais exercer mon métier dans des productions cinématographiques locales. Je voulais aussi pratiquer un art martial authentique. J'ai commencé par le sabre coréen, puis j'ai fait du taekwondo, mais je ne me sentais pas très à l'aise dans ces disciplines. Enfin, j'ai découvert le taekkyon et ça a été le coup de cœur. Assez rapidement, mon maître, Moon Yong-cheol, m'a proposé de suivre une formation pour devenir enseignant, car personne ne donnait de cours de taekkyon en France. Intéressé par l'enseignement, je me suis dit que c'était une occasion unique à saisir et de fait, enseigner le taekkyon, c'est une aventure extraordinaire ! J'ai donc suivi une formation intensive validée par un examen en coréen.

-C. C. : *Avez-vous trouvé dans cette discipline la dimension spirituelle que vous recherchez ?*

-J.-S. B. : Je crois oui, mais je ne m'attendais pas à ça! Je cherchais en fait un vieillard qui m'enseignerait des secrets mystiques et j'ai trouvé un jeune maître à peine plus âgé que moi, mais qui pratiquait un art imprégné de sagesse et de ce que les Coréens appellent « co-prospérité »: une entente mutuelle pour la progression de chacun.

-C. C. : *Combien d'adhérents avez-vous actuellement en France ?*

-J.-S. B. : En France, le taekkyon n'est encore qu'à ses débuts. Je suis revenu de Corée avec maître Guillaume Pinot au printemps 2010. Nous avons commencé les cours à la rentrée de septembre. Nous avons actuellement quinze élèves, qui appartiennent à toutes les tranches d'âge. Les enfants peuvent être inscrits à partir de 6 ans. Une autre particularité de nos cours est que nous avons voulu faire comme en Corée et les ouvrir aux familles. Il existe un forfait famille avec lequel, pour le montant d'une seule cotisation, on peut venir au Chonsugwan (salle d'entraînement) s'entraîner avec son conjoint et ses enfants au même tarif.

-C. C. : *Pouvez-vous nous résumer en quelques mots tout l'intérêt pour le corps et pour l'esprit que représente la pratique du taekkyon ?*

-J.-S. B. : D'abord, on peut commencer à n'importe quel âge. Par exemple en Corée, il n'est pas rare de voir des sexagénaires s'amuser à le pratiquer et faire de la compétition. C'est une pratique où on peut progresser en douceur. Pour les enfants c'est magnifique : ils sont en général plus agiles et plus acrobatiques que leurs aînés et commencent déjà à développer leurs propres tactiques. Et surtout, c'est un art martial avec des mouvements très fluides, naturels dans lequel toutes les parties du corps sont sollicitées. Enfin, l'état d'esprit qui est cultivé dans la pratique est assez fascinant: on ne cherche pas à détruire l'autre, c'est presque non-violent avec un côté festif et amusant unique.

Propos recueillis
par Jacques BATILLIOT

Pour tout renseignement concernant les cours de taekkyon et les inscriptions contacter le Chonsugwan de Bagnolez "La Maison du Taiji".
57 rue Jules Ferry
93170 Bagnolez
Courriel: cours@taekkyon.fr
Tél: 06 13 73 32 40

Marc Orange ou l'élégance du don



Photo Jacques BATILLIOT

Ancien ingénieur de recherche au C.N.R.S., chargé de cours en coréen aux universités Paris 7 (1970-2002) et Paris 10 (1971-1983), directeur de l'Institut d'études coréennes du Collège de France de 1992 à 2002, Marc Orange, éminent coréanologue, « honnête homme » dans le sens que l'on donnait à cette expression au 17^e siècle, s'est toujours intéressé aux langues - chinois, coréen, mongol, thaï- et aux cultures asiatiques. Il a aussi toujours pratiqué sans compter le don de soi-même, au grand bénéfice de ses étudiants. Rencontre avec un homme de cœur, d'intelligence et d'esprit.*

- *Culture Coréenne* : Vous avez obtenu tout au long des années 1960 une licence en droit, un diplôme de chinois, un diplôme de coréen, un DES de droit public, une licence ès lettres (chinois), puis un doctorat du 3^e cycle en littérature coréenne. Quelle vocation de départ vous a-t-elle amené à suivre ce cursus ?

- *Marc Orange* : J'avais pensé, en cas d'échec au baccalauréat, m'inscrire à une école de photo. C'est une passion qui m'est restée ; j'ai même une collection de 650 appareils de photo. Mais j'ai eu le bac. Ce que j'aurais aimé alors, c'est être chirurgien ; mais j'étais pupille de la nation et je ne voulais pas me lancer dans des études longues. Je me suis décidé pour le droit, suivant le vieil adage qui dit que le droit mène à tout ! J'ai d'abord choisi l'option économie politique, que j'ai abandonnée au bout de deux ans parce que je me suis rendu compte que c'étaient de belles théories, mais que dans la pratique, ça ne menait pas à grand-chose, et je suis passé au droit pur. Je me suis dit qu'il fallait que je fasse quelque chose à côté, une langue un peu « originale » par exemple. J'ai fini par opter pour le chinois. Mais je n'avais toujours pas de projet de carrière.

- *C. C.* : Dans quelles circonstances êtes-vous passé à l'apprentissage du coréen ?

- *M. O.* : Alors que j'étais en 2^e année de chinois, un copain m'a dit : « Si tu trouves qu'il y a trop de monde en chinois, va en coréen, il n'y a personne ! ». J'y suis allé et en effet, il n'y avait que trois étudiants. C'est comme ça que je me suis lancé dans cette langue. Et comme j'aime bien finir ce que j'ai commencé, j'ai mené de front mes études de droit, de chinois et de coréen.

- *C. C.* : Que saviez-vous de la Corée avant d'étudier à l'École nationale des langues orientales vivantes, les « Langues'O » ?

- *M. O.* : Il n'y avait pas d'antécédents coréens dans mon entourage, aucun oncle qui ait participé à la guerre de Corée. Au début des années 1950, j'étais en pension. Je me souviens qu'un matin, le directeur est venu nous dire : « Une nouvelle guerre s'est déclarée en Corée. Espérons que ce ne sera qu'un épisode court et ayons une pensée pour ces gens qui se battent. ». C'est comme ça que j'ai entendu parler de la Corée pour la première fois, même si ça n'a rien à voir avec le fait que j'ai appris le coréen.

- *C.C.* : Comment la vocation d'enseignant vous est-elle venue ?

- *M. O.* : Un peu par hasard. J'ai essayé d'entrer à l'EFEO, l'École française d'Extrême-Orient, grâce à mon diplôme de chinois.

Mais on m'a dit qu'il aurait été préférable que j'aie une licence en lettres. J'ai donc repris mes études en ce sens. Puis, comme j'étais marié, je me suis dit qu'il fallait que je trouve un emploi. J'ai d'abord fait une demande au CNRS, en Droit comparé. On m'a dit qu'il n'y avait pas de place. J'ai à nouveau déposé une demande, en langue cette fois, et j'ai été accepté pour le coréen en 1965.

- *C. C.* : Avez-vous été recruté du fait de votre profil personnel, ou bien y avait-il à ce moment-là un besoin dans cette discipline ?

- *M. O.* : D'une part, j'étais le premier ; il n'y avait jamais eu de postulant pour cette langue. D'autre part, j'avais peut-être effectivement un profil original. J'ai été stagiaire deux ans et ensuite attaché de recherche. Entre-temps, j'avais terminé ma thèse de 3^e cycle. Au bout de dix ans, j'ai été « basculé » dans le corps des ingénieurs - c'est-à-dire un groupe où l'on met des personnes à qui l'on reconnaît une certaine valeur, mais que, pour des raisons très variables, on n'a pas pu intégrer comme chercheurs.

- *C. C.* : Dans quelles circonstances êtes-vous rendu pour la première fois en Corée ?

- *M. O.* : C'était après ma thèse de 3^e cycle sur la littérature classique. Je n'y étais ja-

* N.D.L.R. : homme "agréable et distingué par les manières comme par l'esprit, les connaissances" (Le Petit Robert).

mais allé, si bien que j'étais plus à l'aise sur des textes du 18^e siècle, avec beaucoup de caractères chinois, que sur un article de journal coréen ! J'ai été le premier boursier français du gouvernement coréen. Je suis parti au début des années 1970, en principe pour deux ans, mais j'ai dû repartir au bout d'un an pour des raisons familiales. J'ai suivi des cours pour étrangers à l'université de Séoul. A cette occasion, j'ai vraiment découvert cette ville: les cours ayant lieu le matin, j'avais décidé de visiter à pied et de façon systématique un *dong* - un quartier - par semaine, et j'ai respecté ce programme.

- C. C. : *Quel était le profil de vos premiers étudiants en coréen ?*

- M. O. : J'ai donné des cours de langue, puis de littérature et ensuite sur l'étude des dictionnaires. J'ai aussi travaillé à la Sorbonne. Comme on m'avait dit de faire moderne, une année, j'ai travaillé sur la BD. Résultat : je devais avoir un étudiant ! Le profil de ceux qui étudiaient le coréen ? Des jeunes gens qui avaient une petite amie coréenne, la mère d'un missionnaire, etc. C'était très hétéroclite. A l'époque, aux Langues' O, les enseignements étaient divisés en « grandes langues » et « petites langues ». Certains choisissaient le coréen parce qu'ils pensaient qu'une petite langue, c'était plus facile ... jusqu'à ce qu'ils découvrent sa grammaire ! De façon générale, ceux qui étudiaient le coréen (peu nombreux par ailleurs) n'avaient pas vraiment de vocation. Beaucoup ne savaient même pas trop où était la Corée, qu'ils confondaient sur une carte muette avec l'Indochine, une autre péninsule!

- C. C. : *Vous avez la réputation d'avoir, de façon désintéressée, aidé beaucoup d'étudiants coréens dans leurs études.*

- M. O. : C'est vrai que j'ai passé pas mal d'heures à corriger des thèses, sur le fond ou sur la forme. Je n'ai pas su appliquer à moi-même le principe de Montaigne : « Il faut se prêter aux autres et se donner à soi-même », mais c'était un choix. Et puis, cela en valait la peine, car il y a souvent eu à la clé,

pour ceux que j'ai aidés, des mentions très honorable. Un jour, je me retrouve en avion assis à côté d'un étudiant qui se rendait en Corée et qui me dit : « Je ne suis pas sûr que ma thèse soit au point. Est-ce que vous pourriez me la relire ? ». Comme à l'époque le voyage durait 18 heures et que je ne dors pas en avion, j'ai passé mon temps de vol à relire -et à largement corriger- son texte.

- C. C. : *Pouvez-vous me dresser un rapide tableau de l'évolution de la coréanologie en France ? Est-ce qu'on peut prendre comme point de départ l'œuvre de Maurice Courant, qui a vécu de 1865 à 1935 ?*

- M. O. : C'est vrai que les choses ont commencé avec lui. Il était sinologue. En se faisant aider par des gens compétents, il a publié sa *Bibliographie coréenne* en quatre volumes, le premier en 1894. Quand on lit la préface, on a vraiment l'impression de quelqu'un qui s'est immergé dans la culture coréenne, qui appréciait sa littérature. Il a été ensuite affecté à une chaire de sinologie à Lyon et il s'est moins intéressé à la coréanologie. Puis la Corée est devenue japonaise et il y a eu un hiatus conséquent. On peut considérer que c'est Charles Haguenaer qui a relancé ce chantier. C'est lui qui a créé un premier Centre d'études coréennes, rattaché à la Sorbonne. C'est lui aussi qui a lancé le certificat d'études coréennes et qui a été au départ de l'enseignement du coréen en France au début des années 1960. C'est encore lui qui a fait venir de Séoul Li Ogg, le premier enseignant de coréen en France - et de ce fait mon professeur -, qui était un historien de la Corée ancienne. Quand j'ai commencé à étudier cette langue, nous étions quatre étudiants et à la fin du cursus, nous restions deux. Cela s'est étoffé peu à peu, mais au début, c'était assez confidentiel -et sympathique. De temps à autre, on arrêtait le cours avant la fin et on allait prendre un pot avec Li Ogg. C'est comme ça que j'ai appris beaucoup de choses sur la Corée, car on pouvait l'interroger sur n'importe quel sujet. Puis Li Ogg est parti à Paris 7 et André Fabre l'a remplacé aux Langues' O. Enfin, la réforme universitaire consécutive

aux événements de mai 68 a conduit à la transformation de l'ancien certificat d'études coréennes à la Sorbonne en une licence de coréen à Paris 7.

- C. C. : *Vous êtes membre du jury du Prix culturel France-Corée, instauré par l'ambassade de la république de Corée en France, et vous avez par ailleurs toujours fréquenté assidûment, depuis sa création, le Centre Culturel Coréen qui fête cette année ses trente ans d'existence. Que pouvez-vous dire de l'évolution de la diffusion de la culture coréenne en France ?*

- M. O. : Je connaissais relativement bien le premier directeur, un ancien journaliste ami de Li Ogg, qui avait travaillé au service de presse de l'ambassade. Par ailleurs, m'intéressant à la Corée, je me suis toujours efforcé d'assister aux manifestations culturelles concernant ce pays. A l'époque, c'étaient surtout des expositions de peinture, assez peu de conférences, pratiquement pas de cinéma, à peine un film de temps en temps. L'approche culturelle est à présent beaucoup plus diversifiée. Le Centre Culturel Coréen a, par exemple, largement contribué à faire connaître le cinéma coréen en France. Chaque fois que quelqu'un organise un festival d'art coréen, il fait appel au Centre Culturel qui va le soutenir et qui effectue donc un remarquable travail dans la diffusion de la culture coréenne, avec un succès de plus en plus évident.

- C. C. : *Pour conclure, quel regard Marc Orange jette-t-il sur la carrière bien remplie de Marc Orange ?*

- M. O. : Je n'exclus pas que certains aient parfois pu me considérer comme un peu trop « décontracté », disons. Mais c'est avec le plus grand sérieux que j'ai toujours accompli les tâches qui m'étaient confiées, quelles qu'elles aient pu être - même si j'ai parfois essayé de le faire avec humour.

Propos recueillis
par Jacques BATILLIOT

A l'assaut des nombreux sentiers de randonnée de Corée.



La Corée du Sud est l'une des régions les plus montagneuses du monde; 70% de son territoire sont couverts de montagnes, offrant aux Sud-coréens et aux touristes étrangers de nombreuses et belles balades.

Parmi les nombreuses possibilités de randonnée en Corée, les sentiers Jeju Olle, sur l'île de Jeju, sont parmi les plus beaux. Cette région est bordée par l'océan et possède d'épaisses forêts de pins. On y trouve également la plus haute montagne de Corée, le Mont Halla, un volcan éteint qui culmine à 1950 m. Jeju Olle est un endroit unique pour s'échapper de la ville et se balader au sein d'une nature resplendissante. Certains sentiers cheminent à travers la forêt, d'autres le long de la plage, d'autres encore passent par un village ou les trois à la fois. En tout, ce sont 216 km de sentiers qui serpentent à travers l'île et permettent de découvrir la variété de sa végétation.

Outre Jeju Olle, il existe en Corée un autre parc national très vaste et possédant de nombreux sentiers de randonnée. C'est le mont Jiri (Jirisan), la deuxième plus haute montagne de Corée. Il est célèbre pour ses 300 km de sentiers situés sur les flancs et tout autour de la montagne. Ces sentiers permettent de profiter de la nature mais aussi de découvrir l'histoire et les traditions des villages traversés en chemin. Là, les seuls bruits que peuvent entendre les promeneurs sont ceux de la nature et c'est pour ceux-ci, loin des bruits de la ville, une véritable coupure avec la vie quotidienne. C'est pourquoi de nombreux visiteurs viennent se ressourcer régulièrement à Jirisan.

Pour plus de renseignements sur les parcs nationaux en Corée, visitez www.visitkorea.or.kr.

Livres



Lee Byoung-Jou, professeur émérite de l'Université Paris VII et spécialiste de la poésie coréenne, a sélectionné dans cette remarquable anthologie cent quarante et un poèmes de soixante-trois auteurs différents. Ceux-ci sont particulièrement caractéristiques d'une époque qui a suivi l'invention de l'alphabet coréen hangeul sous l'impulsion du roi Sejong (au 15e siècle), et qui fut marquée, en Corée par une plus grande accessibilité à l'écriture et un grand foisonnement littéraire. Célébration de la beauté de la nature, joie de vivre, fidélité au souverain, amour, amitié, allégories concernant des sujets politiques ... tels sont, entre autres, les thèmes abordés dans ce passionnant ouvrage offrant la quintessence de la création poétique d'un siècle où commence à se généraliser une langue purement nationale.

Un bel ouvrage à ne pas manquer témoignant de l'importance de la poésie dans la culture coréenne.

- Ed. Mémoire Vivante -



Parmi les « jeunes gens en colère » qui ont révolutionné le théâtre coréen à partir des années 70, Yi Hyon-Hwa occupe une place singulière par sa brutalité provocante. Il empoigne le spectateur en l'obligeant à s'interroger sur ses lâchetés et en le confrontant à son voyeurisme jusqu'au malaise (Yi Hyon-Hwa a connu de nombreux démêlés avec la censure). C'est un poète à la langue travaillée, creusée, souvent mise en boucles obsédantes, assumant le double héritage des rituels coréens et d'un théâtre de la cruauté inspiré d'Antonin Artaud. Il offre un théâtre de pièces brèves et cinglantes qui ont marqué leur époque par leur modernité, et continuent aujourd'hui à séduire la jeune génération.

-Ed. Imago-



Poèmes inspirés par un voyage au Groenland et imprégnés par le souffle profond des glaciers ... « Un jour, où le monde avait l'air triste sous une chaleur indigne du mois d'avril, j'ai quitté Paris pour franchir le cercle polaire. Au moment de l'atterrissage à Tromso, Norvège, il neigeait à gros flocons. Au-delà du cercle polaire, je scrutais le chemin qui mène au pôle Nord. Et là-bas, m'appelaient le Groenland ... J'ai refait mes valises pour me trouver à Ilulissat. Ma rencontre a eu lieu, avec les icebergs et les baleines déjà arrivées du sud avant moi. Et je continuais à monter et monter vers le nord ... »

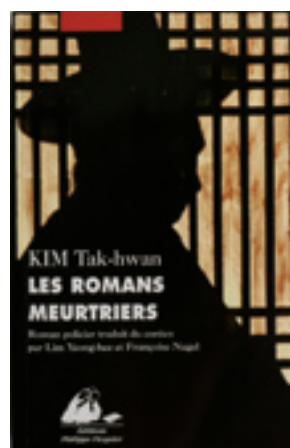
Moun Young-Houn est né en 1956. Arrivé en France en 1987 pour ses études sur André Malraux, il a déjà publié trois recueils en français aux éditions Racine. « Poèmes Arctiques » est son 4^e recueil.

-Ed. Arichi-



Récit saisissant de la vie d'un médecin pendant la guerre de Corée, Monsieur Han est une œuvre charnière dans la littérature coréenne contemporaine. Séparé de sa famille, brutalement plongé dans un univers de corruption et de suspicion, M. Han est confronté aux effets pervers de sa nouvelle situation. À travers ses tribulations, Hwang Sok-yong dresse le portrait d'un monde divisé entre Nord et Sud, en pleine tourmente idéologique, entre soumission et trahison, lucidité parfois cruelle et pur idéalisme. D'où la beauté pathétique de son personnage, pris malgré lui dans l'engrenage de l'histoire. Hwang Sok-yong, né en 1943, fait partie des plus grands écrivains asiatiques de sa génération. Il a produit une œuvre qui reflète les tourments traversés par la Corée. Son engagement lui a valu l'exil et la prison. La plupart de ses romans ont été récompensés par de prestigieux prix littéraires, et sont lus dans le monde entier.

-Ed. Zulma-



En 1778, le soleil de la prospérité brille sur Joseon. Mais une série de meurtres plonge la capitale dans l'angoisse. Au chevet de chaque victime, a été déposé un livre du romancier le plus populaire de l'époque ... L'impétueux dosa Yi de la Haute Cour de Justice est chargé de l'enquête ... Commence pour lui la période la plus déroutante de son existence, celle où il va se frotter aux complots, trahisons et guet-apens, frôler la mort et nouer une amitié qui va changer sa vie ...

Né en 1968 en Corée du Sud, Kim Tak-hwan a publié plusieurs romans fantastiques et historiques, dont « L'immortel Yi Sun-sin », série historique en 8 volumes adaptée et diffusée par la KBS. Il est actuellement professeur de littérature à l'Université de Hanam.

-Ed. Philippe Picquier-

Titres récemment parus chez Picquier Jeunesse : « Les petits pains de la pleine lune » de Gu Byeong-mo et « Si j'étais Fifi Brindacier » de Yoo Eun-sil et Marianne Nicolas.



Au temps lointain de cette histoire, un roi aime passionnément la chasse aux papillons. Il offre à son épouse les spécimens les plus rares. Une nuit, en songe, la reine entend le murmure d'un papillon prodigieux. Toute la vie du royaume va se trouver bouleversée...

-Ed. Flammarion/Chan-ok-

Autres titres récemment parus chez le même éditeur : « Le chariot des saisons » de Kang Hye-sook, « Le sculpteur de rêves » de Claude Clément et Kim Sejung, « Volubilis » de Clotilde Bernos et Choi Jung-in, « Princesse Prout » de Shin Se-jung, « Mes petites choses » de Park Hyun-jung et « Jinju » de Lim Yeong-hee et Amélie Graux.



Il était une fois une pauvre femme qui vivait dans la montagne avec ses deux enfants, Petit Frère et Petite Sœur. Un jour, elle croisa le chemin du tigre et celui-ci avait faim, très faim...

Conte des origines de la lune et du soleil, conte célébrant le courage et l'espièglerie de deux enfants, conte d'avertissement, « Frère Lune et Sœur Soleil » est extrêmement populaire en Corée. Certains de ses motifs ne sont pas sans évoquer des histoires de chez nous telles « Le petit chaperon rouge » ou « Le loup et les sept chevreaux ».

-Ed. Le Sorbier-



Un jour, Mimi voit le jour sur une table à dessin. Froissée et roulée en boule, elle demande à chacun qui l'a jetée ? Chacun avoue. Seul le dessinateur n'a rien à se reprocher, lui n'a jeté qu'un dessin raté. Dans ce livre à cachettes et en accordéon, il faut détacher de petites languettes pour découvrir les aveux farfelus de tous les personnages. L'adaptation des livres de Gyeong-Sook Goh, publiés par Jaimimage en Corée, permet de faire connaître l'une des très grandes artistes coréennes du livre pour enfants.

-Ed. MeMo-

DVD

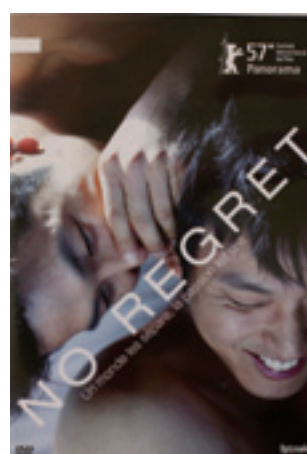


« Thirst », de Park Chan-wook

Prix du jury au Festival de Cannes
A la suite d'une transfusion sanguine d'origine inconnue, un jeune prêtre devient vampire. Peu après sa transformation, il retrouve un ami d'enfance qui vit avec sa mère et son épouse. Il succombe alors à la violente attirance qu'il éprouve pour la jeune femme...

« Thirst » remet sur la scène le grand film de vampires, noir et passionnel. Des images magnifiques, une mise en scène flamboyante...

-Wild Side video-



« No Regret », de Leeson Hee-il

Pour financer ses études, Su-min jongle entre deux jobs, jusqu'au jour où il se fait licencier de l'un de ses emplois. Pour subvenir à ses besoins, il finit par se prostituer dans un bar gay. Là, il retrouve Jae-min, le fils de son ancien patron...

Avec une esthétique amèrement charnelle mêlant sensualité et violence, ce film nous entraîne dans une histoire d'amour impossible et renverse les clichés du mélodrame coréen...

-Optimale-

Bien sûr, cette sélection ne peut être exhaustive. Pour toute information complémentaire sur les publications coréennes en France, merci de contacter notre bibliothèque au 01 47 20 84 96



CENTRE
CULTUREL
CORÉEN

30^e
anniversaire